51e ANNÉE (6e SÉRIE) — N° 9 — 1er MARS 1934

L'AMI DU CLERGÉ

Revue de toutes les Questions Ecclésiastiques

DOGME, MORALE, LITURGIE, DROIT CANON, ÉCRITURE SAINTE, PATROLOGIE, PRÉDICATION
JURISPRUDENCE CIVILE-ECCLÉSIASTIQUE

Publié avec l'Imprimatur de Mgr l'Evêque de Langres. — Paraît à Langres tous les jeudis

MGR F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

MGR A. ROZIER
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Docteur en théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

Toutes les lettres doivent être adressées à : M. le Directeur de L'AMI DU CLERGÉ, à Langres (Hte-Marne).

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE et COLONIES FRANÇAISES	Edition complète . . . . 18 fr. / Edition partielle . . . . 12 fr.	ETRANGER	Voir les conditions détaillées à la 1re page de la *couv.* du 7 décembre 1933.

L'édition complète comprend la *Doctrine* et la *Prédication* ; l'édition partielle n'a pas la *Prédication*.
On n'accepte pas d'abonnements de moins d'un an, ni d'abonnements à la *Prédication* sans la *Doctrine*.
Tous les nouveaux abonnements partent du *1er Janvier* de l'année en cours.
Les abonnés de France et des Colonies reçoivent gratuitement la *Jurisprudence* ; pour l'Etranger elle coûte 3 fr. 50.

Les annonces sont reçues exclusivement chez M. Jacques LEGUERNEY, 24, rue de Madrid, Paris 8e.

Chèques postaux : Nancy, 21.88

SOMMAIRE

DOCTRINE

Causerie de l'AMI sur les « Revues ». — I. L'âme d'un « Roi de l'argent » moderne : Andrew Carnegie. — Comment on devient riche. — La mystique de l'ère du machinisme, 129. — II. Que se passe-t-il en Allemagne pour les catholiques et le clergé ? — Eviction des catholiques de tous les postes importants. — Mort des journaux catholiques, 133. — III. Les forces antichrétiennes à l'œuvre, 136. — IV. La doctrine du racisme selon Rosenberg. — Comment il revendique Jésus comme un « nordique », 138. — V. La lutte catholique en Espagne. — Gil Robles et la jeunesse catholique. — Admirables énergies mises au service de la cause catholique. — Triomphe des catholiques aux élections du 19 novembre 1933. — Leçon qui en résulte pour nous, 140.

PRÉDICATION

Pour la fête de S. Joseph. — Son humilité, sa foi, son obéissance, 129.
Petit Carême sur nos rapports avec le Christ. — VI. Les exercices de piété et les dévotions qui s'adressent spécialement au Christ, 131.
Pour le Vendredi Saint. — La Passion de N. S. Jésus-Christ, 134.
Les fêtes de l'Eglise. — XLIX. L'histoire de Pâques, 140. — L. Les Matines de Pâques, 142. — LI. La messe de Pâques, 143.

En vente à nos Bureaux

EBED-MIRYAM — La Souffrance chrétienne *(Chemin de la Croix)*. — 4e édit. — Brochure de 35 p., *franco* 1 f.

UN PÈLERIN : Le Chemin de Croix à Jérusalem. — Brochure in-12 de 72 pages, *franco* 1 f.

Chanoine FOURNIER. — Petite Histoire de ma Religion. — Broch. in-12 de 160 p., *franco* 2 f. pour la France, 2 f. 50 pour l'Etranger. — Réductions importantes par quantités : voir la 1re page de la couverture du 8 février.

PETIT COURRIER

Q. — Quels ouvrages consulter pour étudier la question de *l'influence réciproque* de la personnalité sur son milieu et du milieu sur la personnalité ?

R. — Le très distingué professeur de philosophie qui nous pose cette question nous fait sans doute beaucoup d'honneur, mais il devra convenir qu'il intervertit les rôles... Quoi qu'il en soit, le problème peut, semble-t-il, être envisagé d'un quadruple point de vue : psychologique, sociologique, littéraire et artistique.

1° Tout bon manuel de philosophie fournira une réponse au problème psychologique, au chapitre (si horriblement nommé) du « Moi », et à celui de la Personnalité. William James en a analysé très finement les éléments dans son *Précis de psychologie*, ch. XII (30 f., Paris, M. Rivière). Lire également, dans la IIe partie du *Traité de psychologie* de Dwelshauvers (40 f., Paris, Payot), le chapitre très intéressant sur la *Synthèse mentale*, et dans G. Dumas, *Traité de psychologie*, t. II (80 f., Paris, Alcan, 1924), p. 595 et suiv., un remarquable exposé des fameuses « lois de Mendel ». Une étude très approfondie et irréprochable au point de vue catholique en a été faite par F. Palhoriès, *Notre Moi* (spécialement le t. II *Vie de la pensée*, 15 f.), Paris, Lanore. Dans *L'Education du Caractère* du P. Gillet (11 f. 50, Paris, Desclée, de Brouwer et Cie), voir les deux chapitres sur « Le milieu social » et « Egoïsme et altruisme ». En pédagogie on utilisera avec le plus grand profit les récentes conférences de l'Ecole des Parents (1933) : *De la personnalité, Formation et conquête* (12 f., Paris, Spes).

2° La « sociologie » étudie, comme on sait, les répercussions des diverses influences sociales sur l'individu. L'on sait également l'extension que

prend chaque jour cette jeune science, et ses tendances antichrétiennes. Pour le problème qui nous occupe, on consultera, dans le long article de M. H. Dehove sur la « Morale sociologique » dans le *Dictionnaire Apologétique*, t. IV, les colonnes 1465-66. Pour une étude complète on devrait consulter, outre Durkheim, qui est le père du « sociologisme », G. de Tarde, *L'Opinion et la foule*, in 8, 4e édit. 1922 (14 f., Paris, Alcan) ; Dr G. Le Bon, *La psychologie des foules*, in-16, 34e édit. (8 f., Alcan) ; Draghigesco, *Du rôle de l'individu dans le déterminisme social*, in 8, 1904 (12 f., Alcan) ; G. Palante, *Les Antinomies entre l'individu et la société*, in-8, 1913 (12 f., Alcan) ; M. Goblo, *L'idée d'obligation au groupement*, in-8, 1908 (10 f., Alcan) ; etc.

3o Du point de vue littéraire, le problème pose des questions fort intéressantes et a été l'objet d'études partielles très fouillées. On sait toutes les exagérations de Taine, et sa fameuse loi des conditions (race, milieu, moment), aujourd'hui passablement tombée en discrédit. Dépouillée de ce qu'elle a de trop rigide, d'utopique et, disons le mot, de matérialiste, la théorie tainienne est pourtant à la base d'une science jeune mais toute pleine d'avenir et déjà riche de résultats : la Géographie humaine. Deux livres parus l'année dernière et qui sont parmi les meilleurs de la production littéraire : Pierre Deffontaines, *L'Homme et la forêt* (Paris, Gallimard, 30 f.), et Gaston Roupnel, *Histoire de la Campagne française* (Paris, Grasset, 18 f.), sont à cet égard caractéristiques. — Sur les « insuffisances » de Taine (le mot est de Jules Bertaut), on consultera Paul Lacombe, *La psychologie des individus et des sociétés chez Taine*, in-8, 1906 (14 f., Alcan).

4o En art comme en littérature se pose le problème très complexe des « écoles » et des « maîtres ». Nous ne sommes point qualifié pour traiter de leur influence réciproque.

A cette question on pourrait rattacher aussi le problème souvent discuté du « génie ». On le trouvera traité fort pertinemment par Louis Bertrand, à propos de Barrès, dans son discours de réception à l'Académie française (25 nov. 1926).

Citons, pour finir, un exemple remarquable de « magnétisation collective » que nous empruntons à Félix de Grand'Combe, *Modestes conseils à un conférencier*, plaquette fort curieuse qui vient de paraître aux Presses Universitaires de France (10 f.) :

« Jacques Chevalier, le doyen de la Faculté des lettres de Grenoble, était allé faire une conférence à l'Université de Bristol. Le lendemain, à 9 h. du matin, il réunit les étudiants qui préparent leur licence de français, se proposant, sur l'invitation du titulaire de la chaire, de leur faire une causerie de cinquante minutes, durée normale des cours à cette Université ; mais à 9 h. 50 les auditeurs ne consentent point à lâcher l'orateur ; ils le suivent en quête d'une salle qui soit libre, la première étant retenue ; à 10 h. même cérémonial, qui se renouvelle encore jusqu'à midi et demi, heure à laquelle il faut cependant se résoudre à aller déjeuner. Pendant tout ce temps les étudiants restent littéralement fascinés, incapables de s'éloigner de celui dont la parole était une magie bien plutôt qu'un mode d'expression » (p. 52).

Abbé Rouzic. — **Les sept paroles et le silence de Jésus en croix.** — In-16 raisin de 128 p., 8 f. — Paris, Lethielleux.

On s'attache volontiers à méditer sur les sept paroles de Jésus en croix, et certes rien n'est plus louable, car elles résument toute sa mission et elles nous tracent un programme parfait pour la vie et la mort. Mais on ne remarque peut-être pas assez qu'elles n'ont occupé que quelques secondes, alors que le silence de Notre-Seigneur a duré trois heures. Au pied de la croix, dans le petit groupe des fidèles qui entouraient le Sauveur mourant, ce fut pareillement le silence qui régna ; là encore, nous avons de pieuses leçons à recueillir. M. l'abbé Rouzic les dégage brièvement, mais avec une grande richesse de doctrine, en s'inspirant des meilleurs auteurs spirituels, particulièrement de Bossuet. On appréciera surtout l'exposé des avantages que procure le silence aux âmes soucieuses de leur perfection. La lecture de cet opuscule revêt une opportunité spéciale en ce temps de Carême et en ce XIXe centenaire de la Rédemption.

R. P. Félix, S. J. — **La Destinée.** *Première Retraite de Notre-Dame de Paris.* — 6e édit. In-12 de 334 p., 10 f. — Paris, Téqui.

C'est en 1855 que le P. Félix inaugura ses célèbres prédications de Notre-Dame, qui devaient se prolonger pendant seize ans. Son prédécesseur, le P. de Ravignan, avait établi, comme complément des conférences, la Retraite pascale. Il continua cette pieuse tradition, et cette partie de son ministère lui fut de beaucoup la plus agréable. Il s'y était d'ailleurs préparé par une étude approfondie des *Exercices spirituels* de S. Ignace. Les sermons qu'il prononça à cette occasion, simplement ébauchés d'abord, furent repris plus tard et publiés. Ils forment plusieurs séries, en tête desquelles figure celle qui a pour titre *La Destinée*, dont voici une nouvelle réédition. Cette Retraite comprend six instructions, qui commencent par aborder le problème sous des aspects très généraux, pour le serrer ensuite de plus en plus près et aboutir finalement à la conclusion qu'impose la logique : « Dieu seul est la fin suprême de l'homme. » La démonstration, qui se base principalement sur les données de la raison humaine, est conduite avec beaucoup d'ampleur dans les développements, de netteté dans les divisions, de vigueur dans les déductions ; l'auteur y fait preuve d'une psychologie pénétrante. Son style est remarquable par l'onction, l'abandon et la simplicité. Aujourd'hui on demanderait sans doute à l'orateur chrétien plus de concision dans l'expression et une marche plus rapide dans le raisonnement. Il n'en reste pas moins que ces pages offrent de solides matériaux à l'apologiste.

Alain Chatel. — **Eclaireurs de Dieu.** Préface du P. Lhande. — In-8 couronne de 112 p., 7 f. — Paris, Spes.

Ce ne sont que de simples esquisses biographiques ; mais la vigueur du style, le coloris des images, la netteté des descriptions classent leur jeune auteur parmi les maîtres. Elles sont consacrées à quatre prêtres « défricheurs » de la région parisienne : l'abbé Dumont, qui travailla à tirer du vice les enfants des quartiers pauvres du centre de Paris ; l'abbé Delétain, l'apôtre de la « Butte aux Cailles » ; les abbés Macchiavelli et Soulange-Bodin, curés, l'un de St-Ouen, l'autre de Notre Dame du Travail, à Plaisance. Si ces vaillants eurent à accomplir de rudes travaux et à vaincre des difficultés sans nombre, en revanche les résultats obtenus par eux mettent en relief la trempe peu commune de leurs âmes, ainsi que l'efficacité de la grâce. Tout l'intérêt du *Christ dans la banlieue*, du P. Lhande, se renouvelle ici. Le lecteur n'éprouve qu'un regret : celui d'y trouver des détails trop sommaires à son gré.

« Cahiers de la Quinzaine ». — Marino Moretti. **Nul Samedi n'est sans soleil** ; trad. par Juliette Bertrand. — In-16 de 288 p., 15 f. — Paris, Desclée, de Brouwer et Cie.

Ce volume est la traduction de l'ouvrage intitulé *Il sole del Sabbato*. Comme dans ses autres romans, Marino Moretti, dans le cadre d'un village de sa Romagne natale, nous montre, à la faveur d'oppositions saisissantes, ceux qui sont écrasés et ceux qui écrasent. Il se complaît peu dans des descriptions littéraires ou dans des études de caractères. Il ne peint ni ne décrit ; il observe ; il note ; il raconte. Il ne met pas en scène les personnages ; il les montre, comme il les voit, tels qu'ils sont.

Barberine vit avec sa mère dans la plus pauvre cabane des « Vallées », grand pays marécageux, malsain et pauvre. A l'automne, les hommes des villages voisins viennent y chasser. Deux de ces hommes, Maurin

(Voir la suite p. 66).

Toutes les connaissances actuelles

Tous les renseignements dont on a besoin aujourd'hui

Immense succès

LE LAROUSSE DU XX^E^ SIÈCLE

le grand dictionnaire encyclopédique en six volumes

est terminé

Dû à la collaboration de plus de 300 savants, membres de l'Institut, professeurs du Collège de France, de la Sorbonne, des grandes écoles, médecins, ingénieurs, officiers, etc., le Larousse du XX^e^ siècle est tout à la fois :

Le plus vaste répertoire de la langue actuelle et la grande encyclopédie des connaissances de notre temps.

Toute la presse a salué comme un événement marquant dans la vie intellectuelle l'achèvement de ce grand ouvrage, dont on s'est partout accordé à reconnaître la large et sérieuse documentation, le caractère objectif et l'esprit d'impartialité, l'exécution matérielle hors de pair. C'est une œuvre aujourd'hui indispensable dans toute bibliothèque ; *il y a intérêt à profiter des conditions de souscription actuelles.*

« Les articles sur les sujets religieux sont traités, avec la compétence qu'on leur connaît, par M. l'Abbé Bardy, directeur de la *Semaine religieuse* de Dijon, et par M. l'Abbé Vincent, professeur à l'Institut catholique d'Angers. Signalons encore les articles signés des noms bien connus de MM. Froidevaux, Ledos, Dufourcq, A. Baudrillart, etc. Cela suffit à garantir la valeur intrinsèque de l'ouvrage et prouve le sérieux. la conscience avec lesquels le Larousse du XX^e^ siècle a été préparé. » *(La Croix).*

« Nous sommes heureux de proclamer que le Larousse du XX^e^ siècle nous paraît avoir atteint pleinement son but de présenter un répertoire très complet de la langue française et de donner une somme des connaissances humaines dans tous les ordres. Le concours des spécialistes les plus autorisés a permis de tenir cette véritable gageure... Ce grand ouvrage, pour sa valeur intrinsèque et le témoignage éloquent qu'il nous apporte sur l'activité scientifique française, pour l'art incontestable qui a présidé à sa publication, pour la physionomie qu'il nous livre de ce XX^e^ siècle qu'il représente, a sa place marquée dans toute bibliothèque digne de ce nom et dans tous les foyers modernes que le développement de la pensée humaine ne laisse pas indifférents. » *(Le Pèlerin).*

Fascicule spécimen sur demande

Voir ci-contre

BULLETIN DE COMMANDE

à envoyer à votre libraire ou à la Librairie LAROUSSE, 13-21, rue Montparnasse, Paris (6^e^).

Veuillez m'expédier franco [1] *un exemplaire du* LAROUSSE du XX^e^ SIÈCLE, en six volumes reliés demi-chagrin *(vert ou rouge), au prix actuel de* **1490 fr.** *(paiement en 21 mois)* — **1405 fr.** *(paiement comptant).*

Je paierai en vingt et un mois, par traites mensuelles, bimestrielles, trimestrielles (au choix), sans frais, *la première le 5 du mois prochain* [2].

Je paie au comptant, en souscrivant, et vous envoie le montant total.

(Biffer les mots dont il ne doit pas être tenu compte).

Nom, qualité et adresse (très lisible) ....

....

....

Le .... *1934* SIGNATURE :

(AMI DU CLERGÉ)

[1] En France, Algérie, Tunisie, Maroc ; pour les autres pays, demandez les conditions. — [2] Conditions valables seulement en France. Algérie, Tunisie, Belgique et Luxembourg. Pour le Maroc, paiement de 20 % à la commande.

BON

pour un fascicule spécimen de 16 pages du Larousse du XX^e^ Siècle, avec pl. en noir et en couleurs.

Nom et adresse ....

....

....

A découper et à envoyer à la LIBRAIRIE LAROUSSE, 13 à 21, rue Montparnasse, Paris (6^e^), pour recevoir gratuitement et sans aucun engagement, un fascicule spécimen. A. ...

Livraison immédiate des six volumes

La matière de 400 volumes de format courant :
235.640 articles, 46.954 gravures ou cartes exécutées par les procédés les plus modernes et les mieux appropriés, 454 planches en noir et en couleurs.

Grandes facilités de paiement

CURE DE 15 JOURS ABSOLUMENT GRATUITE

A TOUS LES LECTEURS DE L'*AMI DU CLERGÉ*

des célèbres **DRAGÉES** de **TISANES** de la **VIEILLE CURE**

VIEILLE CURE DES PHOCÉENS V C D P NICE

MARQUE DE FABRIQUE

Pour vous faire apprécier leur merveilleuse efficacité, nos Laboratoires, concessionnaires de ces dragées de tisanes, dont la nomenclature suit, enverront **gratuitement** et **franco** de tous frais, aux lecteurs de cette Revue qui en feront la demande, **un traitement pour 15 jours**, de la sorte de dragées de tisanes qui sera désignée.

Ensuite, pour toute commande, il sera toujours accordé **une remise de 30 0/0** sur notre tarif (le demander).

10 SORTES DE DRAGÉES DE TISANES

Rien que des plantes -:- Résultats prodigieux et rapides, inespérés, sans régime ni diète

1. Bronches, Poumons. — 2. Albumine, Cœur, Artères. — 3. Diabète (tous genres).
4. Maladies nerveuses. — 5. Anémie, Pâles couleurs. — 6. Retour d'âge. Varices.
7. Rhumatismes, Peau. — 8. Reins, Vessie, Prostate. — 9. Estomac, Entérite.
10 Constipation, Foie.

ECRIRE, en désignant le nº de la sorte désirée, aux

LABORATOIRES DE LA VIEILLE CURE

Chemin de Rimiez (boîte post. 166), NICE (Alpes-Maritimes).

MANUFACTURE DE TAPIS D'EGLISES

ADAM & Cie

AVIGNON

Echantillons franco sur demande

Remise actuelle de dix pour cent.

CAFÉS D'HAITI *(garantis d'origine)*

— AROME — FINESSE — FORCE —

VERTS supérieur : **14 fr. 70** le kil., extra : **16 fr.** franco gare destinataire à partir de 30 kil.

TORRÉFIÉ mélange extra : **22 fr.** le kilog. franco par 2 kil. 500 net.

Huile d'arachide rufisque 1re qualité, le litre 5 fr. 50 franco gare destinataire par bidons de 5, 10 ou 20 lit.

Robert AUGUSTIN & Cie 154, rue Judaïque — BORDEAUX —

Compte postal : Bord. aux Nº 386-94.

LES MANUELS DU CATHOLIQUE D'ACTION

VIENT DE PARAITRE :

dans la même collection qu'ECCLESIA, LITURGIA, LE CHRIST

TU ES PETRUS

ENCYCLOPÉDIE POPULAIRE SUR LA PAPAUTÉ

Le moyen de faire un véritable pèlerinage " en esprit " non seulement dans la Cité Vaticane et dans l'intimité de S. S. Pie XI, mais à travers l'histoire, la doctrine et la vie même de la Papauté tout entière, vous est offert par la lecture de " Tu es Petrus ".

Un volume (12,5×20), cartonné, 1170 pages, **60** fr.; franco contre mandat . . . . **62** fr. **25**

BLOUD & GAY, Editeurs, PARIS.

Ami du Clergé du 1er mars 1934

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la fête de S. Joseph. — Son humilité, sa foi, son obéissance, 129.
Petit Carême sur nos rapports avec le Christ. — VI. Les exercices de piété et les dévotions qui s'adressent spécialem nt au Christ, 131.
Pour le Vendredi Saint. — La Passion de N.-S. Jesus Christ, 134.
Les fêtes de l'Eglise. — XLIX. L'histoire de Pâques, 140. — L. Les Matines de Pâques, 142. — LI. La messe de Pâques, 143.

POUR LA FÊTE DE SAINT JOSEPH

(19 mars)

SON HUMILITÉ, SA FOI, SON OBÉISSANCE

Mes frères,

S'il n'en fut pas toujours ainsi, il est certain qu'aujourd'hui la piété populaire place S. Joseph au premier rang de tous les saints après la Bienheureuse Vierge Marie. Pour lui s'est réalisée dans toute sa plénitude cette exaltation des humbles chantée par sa sainte épouse dans le *Magnificat :* « *Et exaltavit humiles.* Dieu a exalté les humbles. » Son nom est associé maintenant dans nos invocations aux deux noms à jamais bénis du Sauveur et de sa mère : « Jésus, Marie, Joseph. »

De cet humble, l'Evangile ne nous parle que très peu. Les renseignements biographiques que l'on peut y puiser se résument en quelques lignes : Joseph, de la maison de David (Matth., I, 16 ; Luc, I, 27 ; III, 23-38), fut l'époux de la Vierge Marie (Matth., I, 18) et regardé par ses contemporains comme le père de Jésus (Matth., XIII, 55 ; Luc, III, 23 ; IV, 22 ; Jo., I, 45 ; VI, 42) et, à ce titre, il apparaît mêlé à quelques épisodes de l'enfance du Sauveur : à l'adoration des mages (Luc, II, 16), à la fuite en Egypte (Matth., II, 13 ; 19-23), au recouvrement au Temple (Luc, II, 48). Et son panégyrique tient en un seul mot : c'était un « homme juste » (Matth., I, 19).

Dans deux scènes pourtant il se trouve au premier plan : au moment où se manifeste extérieurement la maternité prochaine de sa sainte épouse et lors de la persécution d'Hérode.

De ces deux scènes, la principale, celle qui décide de la destinée et de la gloire de S. Joseph, là où se place le centre de sa vie et de sa vocation, c'est assurément la première : la révélation faite à S. Joseph, par un ange du ciel, du mystère accompli dans sa très sainte épouse et la décision prise immédiatement par Joseph, dans le silence de son cœur, de se prêter pleinement à ces desseins de Dieu sur son existence.

Parallèle à l'annonce faite à Marie, c'est l'annonce faite à Joseph des deux grands mystères de l'Incarnation et de la Rédemption et de tous ceux qui s'y rattachent. Moins connue que la première, cette nouvelle Annonciation n'est pas moins divine, émouvante, instructive. Elle forme la plus belle illustration et le plus riche commentaire du bref éloge évangélique de celui qui était un « homme juste, » comme l'Annonciation à la Vierge révèle, à qui la médite profondément et à travers toutes ses répercussions, la grandeur et la sainteté de Marie.

Aussi est-ce cet Evangile que l'Eglise a choisi pour la messe de la fête de S. Joseph.

Le mieux, pour chanter aujourd'hui sa belle âme d'homme juste, c'est de s'inspirer de ces intentions de l'Eglise.

Reprenons donc, l'un après l'autre, les paragraphes de ce récit : *le message de l'ange, la preuve de sa vérité, l'attitude de S. Joseph ;* et ils nous donneront de saisir sur le vif ces vertus d'humilité, de foi, d'obéissance qui dessinent les traits les plus accusés de sa physionomie morale.

I. — *Le message de l'ange*

L'approche et les signes de la maternité de Marie devaient, on le pense bien, jeter S. Joseph dans une angoissante perplexité et un terrible débat de conscience.

Marie et Joseph s'étaient mariés avec la promesse réciproque d'une perpétuelle virginité. Depuis, la Vierge avait appris, le jour de l'Annonciation, que cette virginité serait miraculeusement et merveilleusement féconde : par l'opération du St-Esprit, elle deviendrait la mère de ce Messie attendu par toute sa race. Mais Joseph n'en savait rien : Marie avait gardé le silence sur un pareil mystère, qu'il n'appartenait qu'à Dieu, lui avait-il sagement paru, de révéler et de certifier, le moment venu, à son époux.

Marie avait eu raison de faire confiance à la Providence et de s'abandonner à la conduite de Dieu.

Une nuit de cette période d'anxiété pour S. Joseph, un ange lui apparaît en songe. En quelques mots qui rappellent ceux de l'archange Gabriel à la Vierge de Nazareth, il lui révèle le mystère dont l'énigme l'angoisse, et lui dicte sa conduite : « Joseph, fils de David, n'hésitez pas à garder auprès de vous votre épouse, Marie ; ce qui est né en elle est l'œuvre de l'Esprit-Saint ; elle enfantera un fils auquel vous donnerez le nom de Jésus, parce qu'il sauvera son peuple de ses péchés. »

Si brève qu'elle fût, l'explication était pleinement suffisante pour celui que l'Evangile appelle un homme juste : « *Joseph autem vir ejus, cum esset justus.* » Homme juste, il croyait avec la foi, et plus grande encore, du vieillard Siméon, aux promesses messianiques. Par cette révélation du passé et cette annonce de l'avenir, faites avec tant de sobriété et de délicatesse, Dieu l'initiait aux

deux grands mystères de notre salut et au mode divin de leur accomplissement, l'Incarnation et la Rédemption : mystère de l'Incarnation : « Ce qui est né en elle est l'œuvre de l'Esprit-Saint » ; mystère de la Rédemption : « Vous lui donnerez le nom de Jésus, parce qu'il sauvera son peuple de ses péchés. »

Du même coup, le pauvre charpentier apprenait que sa vie serait mêlée à ces grandioses événements : la mère de cet enfant serait son épouse, il donnerait son nom de Jésus au nouveau-né, il aurait pour lui les fonctions et les devoirs du père...

Ah ! certes, dans son humilité d'homme juste, pas plus que sa sainte épouse Marie, Joseph n'avait rêvé pour lui cette glorieuse destinée d'une existence associée aux plus grandes œuvres de Dieu dans le monde. A l'heure de ses plus douloureuses inquiétudes, cette pensée ne lui était jamais venue comme solution du problème qu'il ne pouvait résoudre. Il l'eût rejetée sans doute comme une tentation d'orgueil.

A la nouvelle de son ascension subite, Joseph nous permet de mesurer, par son attitude et son silence, la profondeur de son humilité. Pas plus que Marie à Nazareth, quelques mois auparavant, il ne laisse échapper un mot qui dénote un retour sur lui-même. Et s'il ne fait pas comme elle la profession explicite de son rien de créature malgré la dignité dont il apprend qu'il est investi, il est bien certain qu'il ne se regarde lui aussi que comme le serviteur, puisque nous verrons tout à l'heure qu'il se met aussitôt au service du Maître.

II. — *La preuve de sa vérité*

Avec son humilité, ce qu'il faut admirer et louer, c'est sa foi.

Dans l'annonce faite à Marie, l'archange Gabriel avait donné à la Vierge un signe, c'est-à-dire la preuve de la vérité de son message et une garantie pour la foi de la voyante : la nouvelle inattendue de la maternité prochaine de sa cousine Elisabeth parvenue à un âge avancé : « Votre parente Elisabeth, elle aussi, a conçu un fils dans sa vieillesse ; depuis six mois déjà elle le porte dans son sein, elle, la stérile. Car nulle promesse sortie des lèvres de Dieu ne restera jamais lettre morte. » (Luc, I, 36-37).

Dans l'annonce faite à Joseph, il ne paraît pas que l'ange ait donné un signe à l'époux de Marie. Aussi bien, ce signe existait. Joseph s'en contenta, comme il aurait suffi à la foi de Marie, qui n'avait pas demandé de preuve.

Ce signe, l'évangéliste S. Matthieu prend la peine de nous le rappeler. Sans doute, il le fait parce qu'il écrit spécialement pour les Juifs et qu'il veut leur montrer que l'Evangile qu'il prêche n'est que le prolongement et l'accomplissement de la Loi et des Prophètes en qui ils croient. Mais il le fait aussi, puisqu'il écrit pareillement pour nous, afin que notre foi trouve sa garantie dans la constatation de l'exact accomplissement d'une prophétie relative à ces événements.

Ce signe, c'est en effet la célèbre prophétie de la Vierge qui devait enfanter. Depuis huit siècles, Dieu avait annoncé que le Messie, promis dès le paradis terrestre, naîtrait miraculeusement d'une Vierge : « Voici que la Vierge portera dans son sein et enfantera un fils, et on lui donnera le nom d'Emmanuel, ce qui signifie : Dieu avec nous. » (Is., VII, 14). Ainsi donc les temps des espérances étaient révolus ; l'heure approchait de l'accomplissement des desseins de Dieu ; des événements qui répondaient avec tant d'exactitude au signalement des prophètes portaient avec eux la preuve de leur origine divine.

Dieu met ainsi notre intelligence en face du mystère, de vérités qui la dépassent, et il le faut bien, puisque cette intelligence créée n'est pas et ne peut être à la mesure de la sienne : ici, mystères de l'Incarnation et de la Rédemption. Mais il témoigne toujours d'un grand respect pour la condition inférieure de cette intelligence. Il ne lui demande pas de prononcer son acte de foi à ces mystères sans lui donner par ailleurs, par le miracle et la prophétie, la certitude de leur vérité : « *Testimonia tua credibilia facta sunt nimis.* Seigneur, vos témoignages sont dignes de foi à l'infini, » reconnaissait déjà justement le psalmiste (Ps XCII, 5).

Ainsi parut-il à S. Joseph, trop bon israélite pour ne pas connaître la prophétie de la Vierge qui devait enfanter et certainement éclairé encore à cette grande minute de son destin de lumières spéciales pour la mieux comprendre. Il n'élève pas les paroles de doute de Zacharie à l'annonce de sa paternité : « Comment cela se fera-t-il ? » Il croit simplement aux mystères et à son rôle providentiel dans ces mystères.

Reprenons donc en son honneur, après cette Annonciation, les félicitations d'Elisabeth à la Vierge sa cousine : « Bienheureux es-tu d'avoir cru. » Et parce qu'aucun signe personnel ne lui a été donné, nous pouvons ajouter avec Notre-Seigneur : « Bienheureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru. » Sa foi a eu cette marque de plus grande perfection.

III. — *L'attitude de S. Joseph*

A l'annonce de la part que Dieu lui demandait de prendre aux mystères de l'Incarnation et de la Rédemption, la Sainte Vierge avait répondu par un acquiescement plénier et explicite : « Vous avez devant vous la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole. » Cela semblait nécessaire. On lui demandait son consentement.

Dans son message à S. Joseph, l'ange donne seulement une explication, pour apaiser l'inquiétude de l'époux et lui tracer sa ligne de conduite. Il ne faut donc pas s'étonner qu'ici aucun dialogue ne s'établisse entre le voyant et sa vision. Du reste, l'Evangile ne nous a pas conservé une seule parole

de S. Joseph : il n'est pas sur le même plan que la Sainte Vierge dans l'œuvre du salut du monde ; il n'y coopère pas aussi intimement que son épouse ; il ne fait pas partie du couple sauveur, le Rédempteur et la Corédemptrice.

Mais devant le mystère qui lui est révélé, l'attitude de S. Joseph est celle même de sa sainte épouse, tant son âme est sœur de la sienne : attitude d'humilité profonde et de foi aveugle, avons-nous vu déjà ; attitude d'abandon total aux dispositions de Dieu sur son existence, voyons-nous maintenant. On dit de certains silences qu'ils sont plus éloquents que les paroles. Comme c'est vrai du silence de S. Joseph à cette communication de l'ange : aucune pensée d'orgueil au sujet de l'honneur qui lui échoit ; aucun doute ni aucune hésitation dans la foi sur le message de l'ange ; et pour tout conclure, une mise entière de lui-même à la disposition de Dieu pour l'accomplissement de ses desseins, malgré toutes les ignorances sur son avenir que laisse subsister la rapide apparition de l'ange.

Car si l'Evangile ne met pas sur ses lèvres le beau *fiat* de la Vierge de l'Annonciation, il nous avertit pourtant qu'il l'a prononcé dans son cœur et qu'il l'a tenu par sa conduite. « Et Joseph, ajoute S. Matthieu, sortant du sommeil, fit comme l'ange du Seigneur lui avait annoncé et garda son épouse. » Les bons serviteurs tels que Dieu les demande, ce ne sont pas ceux qui se contentent de dire : « Seigneur, Seigneur, » mais ceux qui font la volonté du Père qui est dans les cieux : la plus belle obéissance est celle des actes.

C'est celle que pratique S. Joseph dans le mystère de son Annonciation, comme il le fera encore dans l'épisode de la fuite en Egypte, comme il fera en tout et toujours. A cette obéissance toute d'amour aboutissent logiquement son humilité et sa foi. Comme l'a dit le poète dans un des plus beaux vers de la poésie française : « La foi qui n'agit pas, est-ce une foi sincère ? »

* *

Les relations de S. Joseph avec Jésus et Marie l'élèvent certes à une éminente dignité. Pareille vocation est une vocation extraordinaire. A ne le regarder que sous cet angle, il est vraiment hors rang.

Mais il est admirable aussi que dans une telle situation il soit le modèle des vies les plus humbles et des conditions les plus modestes.

Car enfin ces vertus d'humilité, de foi, d'obéissance, que nous voyons en œuvre dans le plus grand mystère de son existence, à l'instant où il prend conscience de sa vocation et de sa grandeur, ces vertus ne sont-elles pas les petites vertus déconsidérées dans le monde des orgueilleux et des puissants, les vertus à l'usage des petits et des faibles ?

L'exemple d'un S. Joseph nous montre qu'elles sont plus grandes que leurs fausses grandeurs.

Aussi, malgré le peu de considération dont elles jouissent parmi les hommes, attachons-nous de plus en plus à la pratique de ces vertus quotidiennes qui ont porté S. Joseph à un tel sommet de sainteté.

Restons, d'abord et surtout en face de Dieu, dans la condition de notre dépendance de créature qui ne tient rien que de la bonté du créateur. Soyons des hommes de foi, non seulement qui croient, mais qui se conduisent à la lumière de leur foi.

En définitive, n'ayons d'autre ligne de conduite que celle de l'obéissance à Dieu, dont les ordres nous sont passés par le décalogue et les commandements de l'Eglise et nos devoirs d'état.

C'est en cela que consiste la justice en laquelle l'Evangile résume toute la sainteté de S. Joseph, comme toute sainteté : dans la parfaite adaptation de notre vie aux intentions de Dieu sur nous. Ainsi soit-il.

PETIT CARÊME SUR NOS RAPPORTS AVEC LE CHRIST

VI

LES EXERCICES DE PIÉTÉ ET LES DÉVOTIONS QUI S'ADRESSENT SPECIALEMENT AU CHRIST

> ***Labora sicut bonus miles Christi.***
> **Travaille comme un bon soldat du Christ**
> **(II Tim., II, 3).**

Mes frères,

Connaître le Christ, l'aimer en lui-même et dans nos frères, croître dans le Christ, tel est le programme de vie chrétienne que nous avons établi. Comment le réaliserons-nous ? En évitant le mal et en faisant le bien. Il nous faut maintenant envisager les moyens pratiques d'atteindre ce but. J'en signalerai deux espèces : les exercices de piété et les dévotions qui s'adressent spécialement au Christ.

I

A propos des exercices de piété, trois questions se posent à nous : 1° que faut-il entendre par là ? 2° quels sont les principaux exercices de piété ? 3° comment doivent-ils être accomplis ?

Nos Livres saints comparent volontiers le chrétien à un soldat et la vie chrétienne à un combat. Une congrégation religieuse, la Compagnie de Jésus, s'inspire également de cette comparaison : elle est appelée compagnie ; le supérieur se nomme général ; enfin l'ensemble des devoirs imposés à ses membres se présente sous forme d'exercices spirituels. Ces différentes dénominations sont résumées par S. Paul dans le conseil à Timothée que je vous rappelais en débutant : « Travaille comme un bon soldat du Christ. »

Ce n'est pas sans raison que le mot « exercices » a été emprunté au langage militaire par les maîtres de la vie spirituelle, pour caractériser l'une des formes de l'activité du chrétien. Les exercices militaires et les exercices spirituels visent, en effet, dans leur domaine respectif, le même but et

présentent la même utilité, ou, pour mieux dire, la même nécessité. Il n'est pas rare d'entendre un soldat récriminer contre la répétition monotone des mêmes gestes qu'on lui fait exécuter. Il sait cela, dit-il, depuis longtemps, et, à l'entendre, il y aurait mieux à faire que de recommencer sans cesse des exercices familiers. A la réflexion, ces plaintes ne paraissent pas fondées. Les premiers exercices ont eu pour but d'apprendre au jeune soldat à réaliser pratiquement les mouvements qui lui ont été enseignés par la théorie. Mais personne n'ignore que les gestes qui nous ont été les plus familiers perdent bientôt de leur facilité si nous cessons pendant un temps de les exécuter. Ce fait d'expérience se vérifie dans toutes les professions et dans tous les métiers : le pianiste a besoin d'entretenir la souplesse et l'agilité de ses doigts par la pratique quotidienne de son art; les intellectuels mobilisés pendant la guerre ont constaté qu'après plusieurs années d'inaction presque complète leurs facultés s'étaient engourdies et réclamaient une sorte de rééducation, de réadaptation. Quiconque cesse de pratiquer perd cette adresse qui assure la perfection et le succès.

Tel est aussi le but des exercices de piété : amener le chrétien à pratiquer avec facilité et perfection les vertus que suppose son état. Ainsi la vertu de religion nous commande d'offrir à Dieu l'hommage de tout notre être par la reconnaissance de son souverain domaine; la vertu de justice nous oblige à rendre à Dieu et à notre prochain certains devoirs; la vertu de charité réclame de nous des manifestations d'amour envers Dieu et les hommes. Les exercices de piété nous permettront de nous acquitter de ces diverses obligations : la méditation nous en rappellera la nécessité; l'examen de conscience nous montrera où nous en sommes de l'accomplissement de ces devoirs; la prière nous obtiendra la grâce nécessaire pour n'y pas manquer. C'est qu'en effet, si les exercices de piété, comme toute espèce d'exercices, nous donnent un entraînement qui engendre la facilité de l'exécution, ils ont aussi ce caractère particulier de nous mériter les grâces de Dieu qui, en augmentant singulièrement cette facilité, conféreront à nos actes leur véritable valeur, la valeur surnaturelle. L'utilité de ces exercices est donc telle que, sans réduire à eux toute la vie surnaturelle, on peut néanmoins juger la valeur de celle-ci d'après la plus ou moins grande exactitude apportée dans leur accomplissement.

Quels sont les principaux exercices de piété qui se recommandent au chrétien ? Les premiers sont les prières du matin et du soir. Leur rôle est d'encadrer, pour ainsi dire, toute notre journée et de l'aider à se dérouler dans une atmosphère de piété. La prière du matin offre la journée à Dieu et implore de sa bonté les grâces utiles; celle du soir remercie pour les grâces reçues et le bien accompli, demande pardon pour les négligences et les fautes.

Aux chrétiens fervents on conseille une méditation qui peut, selon les besoins et les loisirs de chacun, durer de dix minutes à une demi-heure. Je n'entrerai pas ici dans une explication détaillée des méthodes de méditation; une telle explication nécessiterait au moins une instruction entière. Je me contenterai de souligner l'avantage particulier de la méditation, qui est de nous mettre en face des grandes vérités de la religion et des devoirs qui nous incombent, de nous aider à pénétrer ces vérités et à mieux comprendre l'importance de ces devoirs, et, en nous mettant en contact intime avec Dieu, de nous dicter les résolutions utiles. C'est donc un excellent moyen d'utiliser au mieux de nos intérêts les enseignements du dogme et les commandements de la morale, qui nous est offert par la méditation quotidienne.

L'assistance à la messe et la sainte communion ont à peine besoin d'être signalées, tant leur importance est évidente. « Sans moi, dit Jésus, vous ne pouvez rien. » Or la messe et la communion nous unissent intimement à Jésus et nous mettent à même de recevoir abondamment les grâces du sacrifice de la croix dont la messe est le renouvellement.

L'examen de conscience, soit général, c'est-à-dire portant sur tous les actes de la journée, soit particulier, c'est-à-dire portant sur une categorie particulière de nos actes, comporte un double mécanisme, si je puis dire : une révision du passé et une prévision pour l'avenir. C'est pour ainsi dire le bilan de notre journée, semblable à celui qu'établit de temps en temps le commerçant soucieux de ses affaires. Sans l'examen du passé, on ignore où l'on en est par rapport aux gains et aux pertes; sans l'examen de prévision, on est condamné à agir au hasard et à laisser passer de bonnes occasions de profit surnaturel.

Une visite au Saint-Sacrement est un excellent exercice de l'après-midi. Le matin, notre dévotion eucharistique s'est manifestée par l'assistance à la messe et, si possible, la sainte communion; elle trouvera son complément dans cette visite réservée à la seconde moitié de la journée. Nous faisons à nos semblables des visites de politesse, des visites d'amitié, des visites de remerciement, des visites d'intérêt. Tous ces motifs peuvent et doivent nous amener devant le tabernacle.

Je terminerai cet exposé par l'indication d'une lecture pieuse et du chapelet. La lecture pieuse sera le pendant de la méditation et nous proposera soit les exemples d'un saint, soit les enseignements utiles d'un ouvrage théorique. La récitation du chapelet, enfin, sera l'expression de notre dévotion filiale envers Marie, la co-rédemptrice du genre humain, notre avocate et notre mère, dont nous ne saurions trop réclamer les suffrages.

Comment doivent être accomplis ces exercices ? Avec sincérité, avec amour, avec confiance. Les bouddhistes ont, paraît-il, un procédé de prière assez singulier. Leurs prières sont imprimées sur de longues banderolles de papier enroulées sur

une sorte de treuil. Prier, pour eux, consiste à dérouler, en tournant une manivelle, un grand nombre de ces banderolles. Il est évident qu'un pareil procédé est dépourvu de toute efficacité. Sans doute nous n'aurons jamais l'idée d'y recourir. Cependant la récitation machinale de prières toutes faites n'est-elle pas comparable à cette opération mécanique ? Ce n'est pas l'abondance des prières qui est agréable à Dieu, mais la sincérité que nous apportons à leur récitation.

Ne prononçons jamais, dans nos prières, de formules qui ne partent pas d'une âme convaincue et d'un cœur fervent, à plus forte raison dont le sens même nous échappe, parce que notre esprit est volontairement distrait. Ayons aussi une grande confiance, non pas en l'efficacité de nos pauvres efforts, mais en la bonté et en la toute-puissance de Dieu. « Parce qu'elle a beaucoup aimé, dit Notre-Seigneur de Marie-Madeleine, il lui a été beaucoup pardonné ». « Allez, c'est votre foi qui vous a sauvé, » dit-il à ceux qu'il guérit. La sincérité, l'amour et la confiance attireront sur nous aussi les grâces de Dieu et donneront à nos exercices de piété toute leur efficacité.

II

Les dévotions qui s'adressent au Christ sont un second moyen de remplir notre programme de bons chrétiens. Par dévotion, j'entends certains aspects particuliers du culte que nous devons à Notre-Seigneur. Chacun peut choisir celles qui conviennent le mieux à ses goûts, c'est-à-dire aux inspirations de la grâce, et à ses besoins particuliers. Je laisserai délibérément de côté aujourd'hui les dévotions à l'Eucharistie et à la Passion, puisque nous aurons l'occasion d'en parler le Jeudi Saint et le Vendredi Saint. Parmi les autres, j'en indiquerai trois : la dévotion à Jésus adolescent, la dévotion au Sacré-Cœur et la dévotion au Christ-Roi.

En prenant, par l'Incarnation, un corps et une âme semblables aux nôtres, Notre-Seigneur a voulu se soumettre à toutes les exigences de la nature humaine, si humiliantes soient-elles. C'est ainsi qu'on le vit nouveau-né à la crèche, et enfant, grandissant en sagesse et en âge, à Nazareth. Il se présente donc comme un modèle accompli des vertus de l'enfance et de l'adolescence. Une pieuse confrérie, dont le siège est à Nazareth, a été fondée pour honorer en Jésus ces vertus du jeune âge et les proposer à l'imitation des jeunes gens. C'est donc un excellent moyen de former la jeunesse à la vertu que de lui faire connaître le divin adolescent de Nazareth.

Mais ce serait une erreur de croire que cette dévotion n'intéresse pas les grandes personnes. N'est ce pas Jésus lui-même qui a pris soin de nous en avertir : « Si vous ne devenez semblables à de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux » ? Il semble bien, d'ailleurs, qu'il ait voulu se servir de notre sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus pour rappeler de nos jours au monde cette nécessité. Vous savez que sainte Thérèse recommande la petite voie d'enfance qui a été tracée par Jésus en personne. Vous rappeler les principes essentiels de cette méthode de sanctification, ce sera par là-même vous inviter à honorer et à imiter Jésus adolescent.

Le premier de ces principes, c'est la reconnaissance de notre indigence et de notre incapacité personnelles. Le petit enfant n'a rien par lui-même. Sa vie, il la tient de Dieu et de ses parents. Il est incapable de se procurer les choses les plus nécessaires à sa subsistance : aliments, vêtements lui sont fournis à titre absolument gratuit. Je ne parle pas, d'ailleurs, uniquement de la toute première enfance, car, pendant de longues années, l'enfant est incapable de se subvenir à lui-même, de gagner et d'entretenir sa vie. Il est sous la dépendance absolue de ses parents. Ainsi l'âme est, elle aussi, sous la dépendance absolue de Dieu, non seulement parce que c'est Dieu qui l'a créée, mais aussi parce que sans lui elle ne peut rien. Elle demeure toujours dans cet état d'enfance, car s'il arrive un moment où l'enfant, devenu adolescent et homme, peut gagner sa vie sans le secours d'autrui, l'âme, elle, ne pourra jamais entretenir en elle la vie surnaturelle ni gagner la vie éternelle sans le secours de Dieu. Sans lui, elle ne serait pas ; sans lui, elle ne peut rien pour le salut. C'est donc la vertu d'humilité qui est à l'origine de la petite voie d'enfance et par là celle-ci se rattache bien à l'enseignement de l'Evangile.

L'état d'enfance spirituelle devant durer autant que la vie, il en résulte que son second caractère c'est la pauvreté. Cette indigence perpétuelle fait que nous devons demander à Dieu au jour le jour les biens dont nous avons besoin. Ces biens se nomment grâces actuelles justement parce qu'elles sont données par Dieu pour le moment actuel. D'autre part, puisque ces biens sont ceux de Dieu, l'âme s'en servira comme d'objets prêtés, sans souci de propriété, de telle sorte qu'elle soit prête à y renoncer, s'il plaît à Dieu de les lui retirer. Excellent conseil, car beaucoup d'âmes se découragent lorsqu'il plaît à Dieu de les priver pendant un temps et pour un plus grand bien des grâces auxquelles elles étaient trop attachées. Sainte Thérèse est encore allée plus loin dans la perfection de la pauvreté, en renonçant à garder pour elle quoi que ce soit de ses mérites, les abandonnant tous à Jésus pour qu'il en use selon son bon plaisir.

Le petit enfant a une confiance absolue en ses parents, en leur sagesse, en leur puissance, en leur affection. Ainsi l'âme s'abandonnera entièrement à Dieu, comptant sur lui pour effacer et pardonner ses fautes, s'en remettant à lui à l'heure des insuccès, des obscurités et des sécheresses, lui confiant le soin de l'avenir sans crainte déprimante, ne mettant aucune borne à ses désirs et à ses espoirs de sainteté, forte en Celui qui la fortifie. « Si les âmes faibles et imparfaites comme la mienne, disait sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus,

sentaient ce que je sens moi-même, aucune ne désespérerait d'atteindre le sommet de la montagne de l'amour. »

Enfin l'âme essaiera, comme disait encore notre Sainte, de « prendre Jésus par des caresses. » Comme l'enfant qui témoigne une chaude et naïve tendresse à ses parents, elle s'efforcera de ne perdre aucune occasion de faire plaisir à Jésus. Savoir sourire à Jésus, tel est le moyen de se voir, comme le petit enfant, enlevé dans ses bras paternels et pressé sur son cœur.

Humilité, esprit de pauvreté, confiance et tendresse, ce sont bien là les traits essentiels de la divine physionomie de Jésus adolescent. Toute âme de bonne volonté trouvera dans l'imitation de ces vertus un puissant moyen de sanctification.

Une autre dévotion qui doit être chère à tout chrétien est la dévotion au Sacré-Cœur. C'est Notre-Seigneur lui-même qui, par ses apparitions à sainte Marguerite-Marie, a exprimé le désir de la voir se propager parmi les âmes ferventes. « Le Cœur de Jésus, écrit la Sainte, me fut représenté comme dans un trône formé de feu et de flammes, rayonnant de tous côtés, plus brillant que le soleil et transparent comme un cristal. La plaie qu'il reçut sur la croix y paraissait visiblement. Il y avait une couronne d'épines autour de ce Cœur sacré et une croix au-dessus qui y paraissait plantée. » Ce texte définit la dévotion qui nous occupe. Elle s'adresse au cœur de chair de Jésus, symbole de l'amour du Christ pour nous. Notre-Seigneur a voulu présenter au monde son cœur comme symbole de son amour, parce que, dans le langage et l'imagerie populaires, le cœur est en effet la représentation visible de l'amour. Il est bien évident d'ailleurs que le cœur fait appel à notre amour pour la personne tout entière, et puisque la personne de Notre-Seigneur comprend une double nature, divine et humaine, c'est à l'amour de sa divinité et de son humanité que nous convie le divin Sauveur. Son cœur nous est présenté avec les attributs et les marques de la Passion, croix, épines et plaie, pour nous rappeler que c'est dans et par la souffrance que Jésus nous a aimés.

La dévotion au Sacré-Cœur s'exprime spécialement par la communion du premier vendredi du mois et par l'Heure Sainte. La communion du premier vendredi a été demandée par Notre-Seigneur lui-même pour honorer les souffrances de sa Passion, dont la messe et la communion nous appliquent les fruits en nous en rappelant le souvenir. Quant à l'Heure Sainte, elle est destinée à offrir à Jésus l'expression de notre amour, de nos regrets et de notre compassion pour les souffrances qu'il a endurées pendant son agonie au jardin de Gethsémani. En faisant l'Heure Sainte, nous répondons au désir exprimé par Jésus à ses Apôtres au moment ou il allait commencer sa Passion : « Veillez et priez avec moi. » Ainsi ces deux exercices en l'honneur du Sacré-Cœur souffrant pour nous se recommandent tout particulièrement aux chrétiens fervents.

La dernière dévotion que j'ai à vous proposer est la dévotion au Christ-Roi. Etablie par le pape Pie XI, elle présente un intérêt d'actualité à notre époque où les droits du Christ sont si souvent méconnus par les individus, par les familles et par les nations.

La royauté du Christ sur les individus est une conséquence nécessaire de sa divinité et de son rôle de Rédempteur. C'est en reconnaissant théoriquement et pratiquement cette royauté que nous ferons notre salut. Quiconque cherche à s'y soustraire s'écarte de la voie du salut. Quant aux familles et aux nations, qui existent pour le bien des individus, elles ne sauraient par conséquent se développer et subsister en dehors de cette royauté nécessaire Les buts temporels qu'elles ont le légitime souci d'atteindre ne sauraient leur faire perdre de vue leur but essentiel : aider chacun de leurs membres à atteindre sa fin, qui n'est autre que le règne du Christ sur lui et en lui, sur terre et dans l'autre vie.

Comment rend-on à un roi les devoirs qu'il est en droit d'attendre de ses sujets ? En le connaissant, en l'acceptant comme roi légitime, en lui obéissant et en l'aimant. C'est donc tout notre programme de vie chrétienne qui nous est rappelé par la dévotion au Christ-Roi. L'un des meilleurs moyens de la pratiquer est la consécration des personnes, des familles et des nations à Notre-Seigneur. Par là cette dévotion rejoint la dévotion au Sacré-Cœur, qui s'exprime volontiers par l'acte et la cérémonie de consécration. En adoptant cette dévotion, nous entrerons dans les vues du Père céleste qui a donné à Notre-Seigneur tout pouvoir au ciel, sur la terre et dans les enfers, dans les vues de l'Eglise, dont le symbole nous rappelle sans cesse cette royauté : *Cujus regni non erit finis*, et qui, par la voix de son chef, nous la propose comme particulièrement utile aujourd'hui.

* *

Puissions-nous, m. f., employer comme il convient ces moyens de sanctification et de salut : exercices de piété et dévotion au Christ. Vous venez d'en entendre rappeler la notion et l'importance; ce rappel est une grâce que Dieu a voulu vous ménager. Que personne ne la néglige, car la condition nécessaire du salut, c'est la correspondance fidèle aux grâces que Dieu nous distribue au jour le jour pour cette fin. Ainsi soit-il.

POUR LE VENDREDI SAINT

LA PASSION DE N.-S. JÉSUS-CHRIST

> *Filiæ Jerusalem, nolite flere super me, sed super vos flete et super filios vestros*
>
> Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous et sur vos enfants
>
> (Luc, XXIII, 28).

Mes frères,

Que signifient ces paroles et comment devons-nous les entendre pour entrer dans le dessein de

l'éternelle Sagesse qui les a prononcées, dans les vues de l'Eglise qui les propose à notre méditation, et dans le véritable esprit de la grande solennité qui nous rassemble? Est-il bien vrai que la passion de Jésus-Christ dont nous célébrons aujourd'hui l'auguste mais triste anniversaire, ne doive pas être l'objet de nos larmes, et qu'il nous soit défendu de compatir aux tourments, aux opprobres et à la mort ignominieuse que le Fils de Dieu a daigné subir pour nous ?

Non, sans doute. Et malheur à nous si nous demeurons insensibles à ce spectacle bien fait pour nous toucher! Les anges n'ont pu le considérer sans stupeur, le soleil en a perdu sa lumière, le voile du Temple s'est déchiré, tout l'univers en a été rempli d'effroi. « Ou le Dieu de la nature est dans la souffrance, ou la machine de ce monde est près de se dissoudre, » s'écria l'Aréopagite à la vue de ce trouble universel. Comment donc l'homme, le chrétien pourrait-il être dispensé de ce devoir ?

Ainsi donc, m. f., nous devons pleurer, et nous devons pleurer amèrement à la vue des maux que la justice divine fait tomber sur Jésus. Mais nous devons pleurer ces maux avec sagesse et en réservant nos larmes les plus amères pour nos péchés, qui en sont la cause, c'est-à-dire que nous ne devons pas nous contenter d'une compassion stérile, que nous devons y joindre la sincère détestation de nos péchés, qui ont été la cause de ces souffrances, qui les ont renouvelées toutes les fois que nous les avons commis, et qui les rendraient inutiles si nous mourions avant d'en avoir obtenu le pardon.

Tel est le sens des paroles adressées par le Sauveur du monde aux filles de Jérusalem ; et puisque je viens ce soir vous entretenir de ce touchant mystère, nous considérerons Jésus-Christ au Mont des Oliviers, dans la ville de Jérusalem et au Calvaire. Dans chacune de ces trois étapes, nous pleurerons avec lui. Nous pleurerons surtout sur ce qui l'a fait pleurer et souffrir.

O croix adorable, daignez nous inspirer les sentiments qui conviennent. Vous êtes toujours notre refuge et notre espérance. Mais c'est aujourd'hui surtout que nous devons implorer votre secours. Que celui qui, par vous, a triomphé de la mort, triomphe par vous de la dureté de nos cœurs! *O crux, ave!*

I. — *Au Jardin des Oliviers*

Le jardin et la montagne des Oliviers sont, vous le savez, le premier théâtre de la passion du Sauveur. Voyons rapidement la série des événements qui s'y sont accomplis.

Jésus-Christ, entouré de ses disciples, sa famille spirituelle, quitte le Cénacle où tant de mysteres viennent de s'accomplir, où des paroles si graves ont retenti, où l'amour a parlé un langage jusqu'alors inouï, où les secrets du ciel ont été manifestés à la terre et où l'humilité de notre Dieu s'est portée jusqu'à laver les pieds de ses créatures, de ses disciples.

Avec le groupe qui l'accompagne, il traverse le torrent du Cédron et se dirige vers la montagne des Oliviers. Arrivé à un endroit qu'on nomme Gethsémani, il prend avec lui Pierre, Jacques et Jean, les témoins du Thabor, et laisse les autres à l'entrée. Parvenu à l'endroit où il avait coutume de prier, Jésus s'abandonne à la crainte et à la tristesse. Il ne s'en cache pas aux Apôtres qui l'entourent : « Mon âme est triste jusqu'à la mort, leur dit-il, restez ici et veillez. » Puis il s'éloigne à la distance d'un jet de pierre, et, s'étant mis à genoux, il prie : « Mon Père, s'il vous plaît, détournez de moi ce calice ; toutefois, non ma volonté, mais la vôtre. » Quelques instants après, même prière et même protestation. A ce moment une sueur de sang coule de son corps. Il entre en agonie et un ange vient du ciel le réconforter.

Sa prière finie, Jésus se rapproche de ses trois disciples, qu'il trouve endormis. « Vous n'avez pu veiller une heure avec moi? leur dit Jésus, veillez et priez, afin de ne point entrer en tentation. » Cela dit, il s'éloigne de nouveau pour faire la même prière à son Père. « Mon Père, si vous le voulez, éloignez de moi ce calice. » Et cette fois encore il acquiesce à la volonté de Dieu. Puis il revient vers ses trois apôtres une seconde et une troisième fois, et comme ils dorment encore : — « Dormez maintenant, dit-il, car voici l'heure où le Fils de l'homme va être livré aux méchants. »

Ensuite, Jésus étant retourné vers le groupe qu'il avait laissé à l'écart : « Levez-vous, leur dit-il, allons, voici qu'approche celui qui me trahira. » Tandis qu'il parle encore, arrive Judas à la tête d'une troupe composée de valets des pontifes et de soldats romains. Le traître leur avait donné ce signal : « Celui que je baiserai, c'est celui-là que vous cherchez, tenez-le. » Il donne donc le signal convenu : « Maître, je vous salue, » et il le baise. — « Mon ami, lui dit alors Jésus, qu'es-tu venu faire? Judas, tu livres le Fils de l'homme par un baiser! » Alors, s'avançant vers la troupe : « Qui cherchez-vous ? — Jésus de Nazareth. — C'est moi. » Mais à cette parole du divin Maître : « C'est moi, » soldats et satellites tombent tous à la renverse. Ils venaient de voir ce que verront ceux qui seront à la gauche du Juge, au dernier jour. Jésus les interroge de nouveau : « Qui cherchez-vous ? — Jésus de Nazareth. — Si vous cherchez Jésus de Nazareth, c'est moi. Mais alors laissez aller ceux-ci. » Et il désignait ses disciples en intimant cet ordre. Aussitôt, les soldats s'approchent et l'arrêtent.

Mais ses disciples indignés : « Maître, frapperons-nous? » lui demandent-ils. Sans attendre la réponse, Pierre blesse un des valets, nommé Malchus. Jésus le guérit aussitôt et, se tournant vers son Apôtre : « Remettez votre épée dans le fourreau. Pensez-vous que mon Père ne m'enverrait pas douze légions d'anges pour me défendre, si cela était opportun? Mais alors comment s'accom-

pliraient les Ecritures suivant lesquelles ceci doit arriver ? Eh quoi ! je ne boirais pas le calice que mon Père m'a donné ? Et vous, dit-il aux officiers et aux envoyés des prêtres, aux chefs de ceux qui le liaient, comment êtes-vous venus à moi comme à un voleur ? N'étais-je pas tous les jours dans le Temple parmi vous ? Et vous ne m'avez pas pris. C'est maintenant votre heure et celle de la puissance des ténèbres. » Cependant, les disciples se sont tous enfuis, et les satellites emmènent leur prisonnier vers la ville.

Chaque fait, chaque circonstance des faits que nous venons de rappeler, est comme une mine inépuisable et offre matière à des considérations sans nombre. Pour nous borner, arrêtons-nous un instant à l'agonie de Jésus et cherchons à en concevoir la grandeur, en considérant quelques-uns des signes qui nous en révèlent l'étendue.

Le premier signe de la grandeur de l'agonie de Jésus, ce sont les paroles mêmes de l'Evangile. On nous dit, en effet, que Jésus commença d'avoir peur et de s'ennuyer : *Cœpit Jesus pavere et tædere*. Un Dieu qui a peur, un Dieu qui s'ennuie ! Il suffit d'un seul de ces sentiments pour torturer nos âmes, et vous savez avec quelle cruauté et quelle horreur Jésus éprouve tout cela ensemble. La peur, c'est comme un glaive qui nous transperce l'âme ; l'ennui, c'est comme une montagne qui nous écrase. Et ce double sentiment qui s'empare de Jésus, le prosterne à terre, et cependant ce n'est encore que le début : *Cœpit*. Il commença.

Un autre signe de la profondeur de cette agonie, c'est la sueur de sang, qui est si abondante que le sol en est trempé. Fallait-il que son émotion fût violente pour s'affirmer de cette manière exceptionnelle ! Déjà les sueurs froides sont une manifestation d'une souffrance aiguë. Mais que dire d'une sueur de sang !

Un autre signe encore, ce sont les paroles de Jésus : « Mon âme est triste jusqu'à la mort. » Quelle affreuse chose que la tristesse ! Mais que doit-ce être qu'une tristesse de mort, d'une tristesse arrivée à un tel degré d'intensité qu'elle fait fléchir sous son poids l'âme d'un Dieu ! Et puis ce cri déchirant du combattant qui semble près de succomber : « Mon Père, s'il vous plaît, détournez de moi ce calice. » Que ces paroles sont touchantes ! Ce sont peut-être les plus touchantes de l'Evangile. Jésus, réduit à conjurer son Père d'éloigner de son âme le calice de sa Passion, est-ce croyable ?

Mais les saints ont tressailli d'allégresse à l'approche de la souffrance, et Jésus la repousse, il demande qu'elle s'éloigne ! Un S. Paul a pu se réjouir au milieu de tout le déchaînement de la persécution. Un S. André s'abandonne à une sainte ivresse à la vue du gibet où il va être cloué. Un S. Ignace d'Antioche verse des larmes de bonheur à la vue de l'amphithéâtre et des lions qui vont le dévorer, et Jésus conjure, supplie que le calice de son agonie se retire ! Qu'est-ce que cela veut dire ?

Cela veut dire, m. f., que la souffrance de Jésus est plus étendue, plus profonde, sans comparaison, que toutes celles des martyrs. Cela veut dire qu'à cette heure la divinité ne s'emploie dans ce corps et dans cette âme qu'à les rendre plus capables de souffrances, qu'à permettre à cette douleur d'atteindre les dernières limites du possible. Imaginez maintenant, si vous le pouvez, quelle agonie pèse sur cette humanité pour lui arracher un pareil langage. Car enfin, ce Jésus qui tremble à cette heure et qui répète par trois fois sa prière pour désarmer son Père, n'est-ce pas le même qui naguère s'écriait : « J'ai à être baptisé d'un baptême de sang, et comme je soupire après sa venue, comme je brûle du désir d'y être plongé » ? Et maintenant que le baptême de sang commence, il tremble, il hésite, il recule. Quel bien infini doit produire l'accomplissement de cette volonté, puisque, pour y rester fidèle, Jésus-Christ accepte tant d'angoisses, tant de tourments, malgré les répugnances si grandes de son humanité ! Apprenons par l'exemple du Sauveur à ne jamais reculer devant l'accomplissement de la volonté divine.

Considérons encore l'arrestation de Jésus, qu'on charge de chaînes. Quelle audace, quel manque de toute réserve de la part de ces hommes ! Ils savaient pourtant bien, ces scribes et ces pharisiens, que la vertu de Dieu était avec Jésus de Nazareth. N'avaient-ils pas admiré la sagesse de ses réponses ? N'avaient-ils pas assisté aux prodiges sans nombre qu'il avait semés partout sur son passage et à tant d'autres signes qui révélaient le Messie ? Et pour se saisir de sa personne, ils envoient des valets conduits par un traître, ce qu'il y a de plus vil et de plus méprisé. Et si leurs péchés les empêchent de reconnaître le Messie en la personne de Jésus, il restait toujours à sauvegarder la dignité humaine du premier thaumaturge, du plus grand prophète que Dieu eût donné à son peuple.

En dehors de toutes ces considérations, je dis en outre que la forme de cette arrestation était une suprême injustice. Quoi de plus inique en effet ? Qu'on lie, qu'on enchaîne un malfaiteur, tout le monde le comprend, rien de plus juste. Mais si la force est quelque chose de saint, de divin, quand elle sert la justice et la vérité, n'est-elle pas quelque chose d'ignoble quand elle s'emploie à persécuter l'innocence et la faiblesse ? Or, que pouvait on reprocher à Jésus ? Quel crime, quel forfait ? Ils étaient restés sans réponse à ce défi solennel : « Qui de vous me convaincra de péché ? »

C'était encore une ingratitude que ces chaînes aux mains de Jésus. Il suffit de songer que peu auparavant ces mains bienfaisantes s'employaient à répandre les guérisons, à ressusciter Lazare, à guérir l'aveugle-né. Quelle ingratitude ! Quelle méchanceté ! Et puis quelle rébellion que ces liens de Jésus captif ! Jésus qui est le Maître de toutes choses et le Roi de l'univers !

Et cependant ne nous hâtons pas trop de con-

damner ces audacieux, car ils ne sont pas seuls à lier Jésus-Christ. Nous aussi, nous lions ses mains. Nous commettons ce crime à peine croyable de réduire Dieu à l'impuissance. Cela nous arrive toutes les fois que nous commettons le mal. Chaque péché mortel commis par nous lie Dieu dans nos âmes, et le crime que les Juifs n'ont commis qu'une fois, et pour un jour, nous le commettons souvent et parfois pendant de longues années. Et les sociétés et les peuples, eux aussi, s'en rendent coupables, et cela toutes les fois qu'ils confisquent la liberté de la Sainte Eglise catholique, toutes les fois que, par leur législation, ils mettent des entraves à la plénitude de son influence et à l'exercice de ses droits. Tous ceux-là, hommes privés ou hommes publics, continuent le crime des Juifs. Ils font l'œuvre de Satan. Mais leur violence sacrilège ne durera pas. *Hœc est hora vestra :* l'heure de l'impiété et des scandales passera, pour faire place au grand jour de la justice et de la résurrection.

Passons à la seconde étape de cette douloureuse Passion.

II. — *A Jérusalem*

Quel redoublement d'aveugle fureur et de mauvais traitements nous allons voir !

Jérusalem qui tant de fois a mis à mort les prophètes que Dieu lui envoyait, Jérusalem qui méconnaît avec tant d'obstination les bienfaits dont elle n'a cessé d'être l'objet, va mettre le comble à ses crimes et attirer sur elle un effroyable châtiment, qui constituera un des faits surnaturels les plus éclatants et les plus instructifs de l'histoire du monde.

Voyez d'abord les pontifes se renvoyant l'innocente victime dont ils ont juré la perte. En arrivant à la ville, Jésus est conduit chez Anne, beau-père de Caïphe. Anne le renvoie à Caïphe, qui cette année-là était grand-prêtre. C'est chez lui que le Conseil était réuni.

Pierre survient à ce moment, pénètre dans la cour du grand-prêtre et se mêle aux officiers et aux domestiques qui se chauffaient au feu qu'ils avaient allumé à cause du froid.

Cependant Jésus subissait son interrogatoire. Caïphe le presse de questions sur sa doctrine et sur ses disciples. — « Comme je n'ai rien dit en secret, riposte le Sauveur, questionnez ceux qui m'ont entendu. » A ces paroles, un valet lui donne un soufflet : « Est-ce ainsi que tu réponds au grand-prêtre ? » Jésus dit à cet homme : « Si j'ai mal parlé, montrez en quoi. Si j'ai parlé à propos, pourquoi me frappez-vous ? »

Alors se présentent plusieurs témoins. Mais Caïphe, ne pouvant rien conclure contre Jésus, de leurs dépositions contradictoires, l'interpelle directement : « De la part du Dieu vivant, je t'adjure, dis-nous si tu es le Christ, le Fils de Dieu éternellement béni. — Vous l'avez dit, je le suis, » répond Jésus. Et il mourra pour l'avoir dit.

A ces mots, le grand-prêtre, comme s'il était consterné, déchire ses vêtements : « Il a blasphémé, que vous en semble ? » demande-t-il aux juges. Et tous de s'écrier : « Il est digne de mort ! » Comme l'heure était avancée et qu'il était fort tard, les Juifs remettent au jour pour rendre régulièrement la sentence, et, en attendant, ils abandonnent Jésus aux hommes qui doivent le garder, c'est-à-dire aux insultes, aux outrages de leurs dignes valets.

Quelles furent les horreurs de cette nuit, qui pourrait le dire ? Puisque Jésus vient d'être condamné pour s'être dit Dieu, ils sont certains de n'encourir aucun blâme en s'amusant à jouer au Dieu avec cette victime. Ils ont bien mesuré la haine des juges et leur joie de tenir celui qu'ils détestent tant. Jésus était donc livré à leur merci. On lui voile le visage, on le soufflette : qu'il devine qui l'a frappé, puisqu'il est Dieu ! De mépris pour ses silences, on lui crache au visage. On dirait des chiens qui se disputent un chiffon.

Et pendant qu'il est le jouet de cette valetaille, Jésus se voit trahi, renié trois fois par le chef de ces Apôtres. Pierre, effrayé à la voix d'une servante, proteste avec serment qu'il ne connaît point Jésus, qu'il n'est point des siens. C'est donc bien fini, à cette heure Jésus n'a plus un ami dans le monde.

Dès qu'il fait jour, le Sanhédrin s'assemble de nouveau chez Caïphe. Jésus, interrogé de nouveau sur sa divinité, la proclame avec la même simplicité et la même force. Sur cet aveu, le Grand Conseil prononce la sentence de mort et, pour en presser l'exécution, conduit Jésus chez Pilate qui gouvernait la Judée au nom de l'empereur romain.

Sur ces entrefaites, Judas, pressé par le remords, reporte l'argent qu'il avait reçu pour prix de sa trahison. Mais n'ayant pu déterminer les prêtres à l'accepter, il le jette dans le Temple ; jugeant, le malheureux, du cœur de Jésus d'après le sien, il alla se pendre de désespoir.

On arrive devant Pilate, et Jésus qui s'était dit Fils de Dieu devant Caïphe et le Grand Conseil, va se proclamer roi devant le représentant de César. « Ainsi donc, tu es roi ? » lui demande Pilate. — « Vous dites bien, je suis roi, répond Jésus, et vous-même vous n'auriez aucun pouvoir sur moi s'il ne vous avait pas été donné d'en-haut. » C'est l'origine du pouvoir, origine divine, formellement enseignée. Toute puissance de gouvernement, même chez les infidèles, vient de Dieu.

Pilate n'est pas longtemps à s'apercevoir que c'est uniquement la haine et la jalousie qui poussent les accusateurs de Jésus à demander sa mort ; car déjà, de toutes parts, retentissent des menaces et des cris de mort. C'est que les princes des prêtres mettent tout en œuvre pour ameuter le peuple contre Jésus. Pilate, trop faible pour prendre énergiquement la défense du juste opprimé, et ne pouvant non plus se résoudre à condamner un innocent, imagine trois expédients pour sortir honnêtement de cet embarras et ne pas se compromettre lui-même.

Ayant appris que Jésus était de la Galilée, comme Hérode gouvernait cette province et que justement il se trouvait à Jérusalem, Pilate s'empressa de lui envoyer l'accusé, pour s'en débarrasser et flatter Hérode. Mais Jésus, devant le tétrarque, garda le silence et ne répondit à aucune de ses questions. Froissé et se sentant dédaigné, Hérode se venge par le mépris et renvoie Jésus à Pilate après l'avoir revêtu du costume des fous. Y pensez-vous, m. f. ? La Sagesse infinie, Jésus dans un costume de fou ! Et c'est Jésus qui fit les frais d'une réconciliation entre Pilate et Hérode, à cette occasion.

Pilate, voyant le Sauveur de retour à son tribunal, s'avise de mettre Jésus en parallèle avec un insigne malfaiteur, Barabbas, voleur, homicide et séditieux. Sa déception fut grande de voir le peuple, manœuvré par ses chefs, préférer l'infâme et demander la mort de Jésus.

Pilate ne désespère pas ; il lui reste un troisième expédient. Il fera flageller Jésus, dont il vient cependant et à plusieurs reprises de proclamer solennellement l'innocence. Il compte provoquer la pitié.

Mais alors que devient le droit de l'innocence, et qu'est-ce que cette justice qui flagelle sans aucun fondement ?

Cependant on exécute les ordres. Et ce n'est pas la flagellation juive, qui ne comptait que quarante coups, mais la flagellation des esclaves, qui était illimitée. Et puis, leur besogne finie, ou soit qu'ils fussent lassés de frapper, ils voulurent s'amuser. Les valets avaient joué au Dieu ; eux, ils allaient jouer au roi, avec celui qui se prétendait roi. Un tronçon de colonne sera un trône ; une casaque rouge, voilà la pourpre ; un sceptre, voilà justement un roseau ; une couronne, c'est facile, une poignée de joncs de la litière des chevaux ; on y entrelace des épines arrachées à un fagot, c'est prêt. Génuflexions dérisoires, insultes, moqueries, crachats, bousculades, rien ne manque au spectacle de cette royauté douloureuse.

Quand Jésus reparut devant lui, Pilate dut bien deviner quelque chose de ce qui s'était passé, au spectacle de cet accusé tremblant de fièvre et d'épuisement. Il ne dit rien ; il pense que cet aspect misérable emportera un sentiment de pitié. Il a compté sans les ennemis de Jésus qui n'ont pas cessé de travailler la foule. Pilate, du haut d'une galerie, présente Jésus au peuple. Un cri strident lui répond : « Enlevez-le et crucifiez-le ! Notre roi, c'est César et aucun autre. Pour celui-là, que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! » C'est atroce, c'est monstrueux. Pilate le comprend. Il veut se dégager et il trouve ce moyen de se laver publiquement les mains, en disant une fois encore cette parole qui le condamne à jamais : « Je suis innocent du sang de ce juste. C'est vous qui en répondez. » Paroles qui attestent une dernière fois l'innocence de Jésus et l'infamie de son juge ; car cet accusé que son jugement absout jusqu'à cinq fois, sa lâcheté va le crucifier.

Ici, m. f., que de sujets de méditation s'offrent à nous !

Si la trahison de Judas a été si sensible à Jésus, combien le reniement de S. Pierre dut-il l'affliger davantage ? Si lier les mains du Fils de Dieu était déjà un horrible attentat, que dire des coups, des soufflets et des crachats dont on souille sa face ? Si l'agonie l'avait submergé dans un océan de douleurs, que dut-ce être de la flagellation et du couronnement d'épines ? Oh ! tous ensemble, supplions Notre-Seigneur de ne pas permettre que de si hauts mystères passent devant nous sans nous renouveler. Les Juifs les ont vus, ils n'en sont devenus que plus impies, plus coupables. Hérode en a été témoin, et il ne paraît pas qu'il en ait retiré grand profit. Conjurons notre Sauveur d'éloigner de nous un aussi grand malheur que serait celui d'être insensible aux souffrances qu'il endure pour nous.

Arrêtons-nous un instant à considérer le mystère de la flagellation. Et puisque nous savons que chaque souffrance du Sauveur avait pour but d'expier un crime des hommes, demandons-nous quel est son dessein en se soumettant à ce cruel traitement.

Ce que Jésus s'est proposé dans le mystère de la flagellation, c'est d'expier notre luxure, notre impureté. Qui pourrait dire, en effet, combien les péchés de la chair sont nombreux autour de nous ? On rencontre encore des âmes exemptes de jalousie, d'avarice, de cupidité et d'autres passions semblables ; mais des âmes qui n'aient jamais à lutter contre la concupiscence charnelle, c'est chose presque introuvable. Et combien succombent dans cette lutte de chaque jour ! Aussi les péchés abominables se multiplient autour de nous. Est-ce qu'ils n'envahissent pas tous les âges, tous les sexes, tous les rangs sociaux, toutes les conditions ? Et cependant nous sommes chrétiens, entourés de mille secours, défendus par Jésus-Christ contre les envahissements de cette lèpre hideuse. Et s'il en est ainsi de nous, que devait être la corruption, la dégradation des sociétés antiques ? Qui pourrait dire les ravages de ce fléau dans tout le monde païen ? Ce que S. Paul nous en apprend dans son Epître aux Romains rend, je pense, à jamais impossible toute exagération de langage sur ce point. Et comment en eût-il été autrement, alors que les lois et les institutions, le culte, les temples et les fêtes, alors que les hommes et les dieux autorisaient ces péchés et les divinisaient ? Voilà les fautes qu'il fallait expier, le mal qu'il fallait guérir. L'expiation a été complète et le remède aussi efficace que possible. Pour preuve, vous voyez tous les fruits de pureté qui ont jailli en quelque sorte des plaies livides et sanglantes que les fouets ont creusées sur le corps du Sauveur. Depuis que Jésus a été flagellé, la chasteté, la continence chrétienne règne sur le monde ; elle en a véritablement changé la face. Les âmes vierges, les âmes parfaitement chastes ne sont plus rares parmi nous, à tel point que les mahométans ou les

sauvages reconnaissent là le *signe* de Dieu et la divinité de notre religion.

Un autre but que Jésus s'est proposé en endurant la flagellation, a été de nous enseigner comment nous devons traiter notre chair.

Combien la mortification des sens, la pénitence est peu de notre goût ! Et non seulement nous ne la voulons pas pour nous-mêmes, mais presque toujours nous la condamnons, nous la réprouvons chez les autres. C'est déjà beaucoup si nous nous bornons à attribuer une vie quelque peu austère soit à l'affaiblissement du cerveau, soit à d'imprudentes exagérations. Toutefois que de raisons nous avons tous d'abonder dans l'esprit et dans la pratique de la pénitence chrétienne ! Comment accomplir notre première obligation de chrétien, qui est de faire triompher l'esprit sur la chair, la grâce sur la nature, si nous n'usons pas de la pénitence pour réduire le vieil homme ? Comment expier nos fautes passées en vivant dans un bien-être qui bannit toute privation, toute souffrance ? Comment prévenir les chutes qui nous menacent, si nous prêtons la main à nos ennemis et si notre mollesse nous met de connivence avec eux ? Quand il s'agit de pénitence, rien n'est plus vrai que de dire que nous n'en avons ni le goût dans l'esprit ni le désir dans le cœur. Mais qu'importe notre lâcheté ? Il sera éternellement vrai de dire que la pénitence chrétienne est une sainte chose, une chose nécessaire, puisque Jésus-Christ l'a prise pour lui et qu'il nous la prêche avec tant d'empire et de force dans le mystère de sa flagellation.

Mais Pilate vient d'abandonner Jésus aux Juifs, pour en faire ce qu'ils voudront. Jésus va mourir pour nous, pour vous et pour moi, sur le Calvaire. Suivons-le donc dans sa troisième et dernière étape de sa Passion.

III. — *Au Calvaire*

Après tous les excès que nous avons vus, on eût pu espérer que la rage des Juifs reculerait devant le dessein de mettre à mort cette innocente victime. Il n'en est rien. Ils iront jusqu'au bout : *Hæc est hora vestra*. C'est l'heure de l'enfer déchaîné et de ses suppôts, l'heure du déicide, du plus grand crime dont le monde ait été le témoin. La fureur de ce peuple n'a d'égal que l'aveuglement où elle prend sa source.

A peine donc la sentence est-elle rendue qu'on en presse l'exécution. Jésus s'avance vers la montagne où il va planter un nouvel arbre de vie. Plus heureux que le Sinaï, le Calvaire va assister à la promulgation d'une loi meilleure. Le véritable Isaac, chargé du bois de son sacrifice, commence à gravir la montagne de l'immolation. Il réalisait ainsi la figure d'Abel, conduit par son frère dans un champ pour y être tué, la figure de Joseph et de sa robe teinte de sang. « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! » Ce souhait épouvantable s'accomplira, et il imprimera sur la race juive un tel signe de malédiction que vingt siècles de servitude et de mépris ne l'ont point effacé.

Ne pouvant plus se soutenir sous le fardeau de la croix, Jésus vient de tomber pour la première fois. Les soldats le relèvent avec brutalité. Tout à coup, sa mère éplorée se présente à ses regards. Que dut-il se passer entre ces deux âmes quand leurs yeux se rencontrèrent ! C'est à cette heure surtout que s'accomplissait la parole du vieillard Siméon : « Un glaive de douleur transpercera votre âme. »

Comme on sortait des portes de la ville, on fit rencontre d'un certain Simon de Cyrène, qui venait de la campagne. Ceux qui conduisent Jésus, dans la crainte sans doute qu'il n'expire en chemin, obligent cet homme à se charger de la croix de Jésus et à marcher à ses côtés. Avec le Sauveur, l'escorte conduit deux criminels pour les faire mourir avec lui. Le prophète n'avait-il pas dit : « Il a été mis au rang des scélérats » ?

Jésus fait l'ascension du Calvaire. Inutile de chercher à décrire les souffrances de cette voie douloureuse. Figurons-nous le divin Sauveur n'ayant rien pris depuis la veille, affaibli par le sang qu'il a perdu, par les coups et les mauvais traitements dont on l'accable, brisé par les souffrances effroyables qu'il endure dans son corps et dans son âme. Une femme, Véronique, fend la foule, écarte les soldats et ne craint pas d'exposer sa vie pour lui offrir un léger soulagement. A bout de forces, Jésus tombe une seconde et troisième fois.

Cependant, une grande foule de peuple et de femmes qui pleurent entoure Jésus, qui fortifie ces dernières et les console : « Ce n'est pas sur moi qu'il faut pleurer, c'est sur vous et sur vos enfants. »

Mais pourquoi Jésus porte-t-il sa croix ? C'est pour nous apprendre à porter la nôtre. Petite ou grande, chacun de nous a sa croix. Les épreuves, les revers, les malheurs, les souffrances, les chagrins, les croix, en un mot, nous viennent de tous côtés. Maintenant que la conduite de Jésus nous a dit que la croix est une sainte chose, acceptons-la avec courage. Plus la croix nous aura oppressés sur la terre, plus elle nous aura humiliés, anéantis, plus elle nous exaltera au jour du jugement et au ciel. Puisque nous ne pouvons éviter sa rencontre, sachons nous rendre méritoire son contact, en la portant, comme cet heureux Cyrénéen, à la suite et à côté de Jésus.

Enfin, moment suprême, voici la place de l'exécution. Jésus, qui vient d'être cloué sur la croix, est élevé de terre. Comment décrire tout ce spectacle tragique ? Le percement des pieds et des mains, le brisement des os, le fiel et le vinaigre, les huées, les malédictions et les blasphèmes, les moqueries atroces des chefs, des soldats, des deux larrons... *Sic Deus dilexit mundum ut Filium daret*. Dieu a aimé le monde à ce point qu'il lui a donné son Fils.

O Jésus, ô Maître, puisque du haut de cette croix où l'infamie des hommes vous a cloué, vous daignez encore nous adresser la parole, c'est bien

le moins que je devienne auditeur à mon tour et que je vous écoute. Recueillons donc ensemble, m. f., les paroles du Sauveur en croix.

« Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Est-ce possible ? A cette heure et dans cet état, que Jésus se préoccupe à ce point du salut de ses bourreaux, quelle leçon ! Le besoin de faire miséricorde, de pardonner, est le plus grand, le plus impérieux dans le cœur de Jésus. O pécheurs, qui êtes ses bourreaux de tous les siècles, quel est donc l'attrait irrésistible de Jésus vers vous, puisque même après que vous avez cloué ses pieds et ses mains, il vous bénit encore et vous pardonne toujours ?

« En vérité, je te le dis, aujourd'hui même tu seras avec moi dans le paradis. » Nous sommes parfois étonnés de la conversion si prompte et si parfaite du bon larron. Mais aussi quelle foi, quel repentir ! Il a reconnu la divinité de Jésus dans cet état d'écrasement où il était, il a reconnu et avoué tous ses propres crimes, au milieu du supplice qu'il subissait lui-même : « Pour nous, c'est avec justice que nous sommes punis, et nous recevons ce que nos actions méritent. Mais celui-ci n'a rien fait de mal. » Ainsi, le premier bénéficiaire du sacrifice de la croix, c'est un scélérat. Se repentir, croire, aimer, c'est tout. Quel motif de confiance pour nous ! Quelle joie que cette conquête pour le cœur de Jésus ! Et quelle joie au ciel pour cette brebis retrouvée. »

« Femme, voilà votre fils. » C'est le don à l'humanité de Marie, sa Mère, que Jésus proclame. C'est le don de l'humanité à Marie que Jésus consacre. Tout cet amour d'un cœur maternel, au maximum de tension, par la vue de la croix, tout s'est détourné sur nous, au même degré, avec les mêmes tendresses et les mêmes devoirs. Quel mystère de bonté !

« Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Ainsi tout paraît lui manquer en ce moment. Son Père est muet. Où est la voix du baptême ? Où est la voix du Thabor ? C'est le silence du juge qui accepte la rançon. Cette sorte d'abandon est pour Jésus la pire des angoisses, et sa plainte dépasse de beaucoup l'accent de Gethsémani. Quelle leçon pour nous qui prenons si facilement notre parti de la perte de l'amitié de Dieu et de sa grâce !

« J'ai soif ! » Jésus avait proposé à la Samaritaine de lui donner une eau qui apaiserait définitivement ses désirs. Il avait proclamé publiquement : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive. » Et tout cela reste vrai. Pour toujours Jésus va demeurer la pierre qui étanche la soif de l'humanité, après que le bois l'a frappée. Il a soif que l'on vienne boire à son sang, à son sacrifice, dont il a pris soin d'en faire un mémorial, et qui est l'Eucharistie. C'est cette soif qui le dévore sur la croix.

« Tout est consommé. » La mission de Jésus est achevée ; rien n'y manque. Toutes les prophéties sont accomplies. Le monde est sauvé. Le bon ouvrier ne regrette pas sa peine. Son œuvre s'achève en même temps que cette vie humaine qu'il avait empruntée pour réaliser le salut.

« Mon Père, je remets mon âme entre vos mains. » Ce n'est pas une prière, c'est une démarche d'égal à égal, comme on rend compte d'un mandat. Mon âme a fait ce que vous vouliez. Elle est restée pure et fidèle comme vous me l'aviez donnée. La voici.

Cette parole de Jésus, c'est celle que nous dirons à notre dernier soupir, celle du moins que notre âme chrétienne devra penser. Si nous avons su nous approprier toute la valeur de salut qui est dans la passion du Christ, si nous avons su pleurer nos péchés et les effacer par le repentir et par l'amour, cette parole nous appartient. Le Père, malgré le son de notre voix, reconnaîtra la trace des clous dans nos mains, et dans nos mérites il reconnaîtra la bonne odeur de son Fils bien-aimé. Ainsi soit-il.

LES FÊTES DE L'EGLISE

XLIX

L'HISTOIRE DE PAQUES

Pâques, c'est la fête des fêtes, l'attestation éclatante de la divinité de Jésus-Christ, le fondement de notre foi. « Si le Christ n'est pas ressuscité, dit S. Paul, notre prédication est vaine, vaine aussi votre foi, car vous êtes encore dans vos péchés, » vous n'êtes pas rachetés, et « nous sommes les plus malheureux de tous les hommes, » puisque tous nos sacrifices, toutes nos souffrances, tous nos mérites seraient perdus à jamais. (I Cor., XIII, 20). Aussi l'Eglise a-t-elle célébré toujours avec une solennité extraordinaire ce glorieux anniversaire. Le Sauveur, la lumière du monde, est ressuscité un dimanche, comme, à l'origine du monde, la lumière a été créée le premier jour de la semaine, donc le dimanche. L'Eglise a réuni ces deux souvenirs et désormais ce n'est plus le sabbat qui est le jour sacré, c'est le dimanche. Ainsi la loi nouvelle rompait nettement avec l'ancienne, les chrétiens n'avaient plus rien de commun avec les Juifs.

I

La Pâque des Juifs était célébrée le quatorzième jour de la lune de mars, anniversaire de la sortie d'Egypte, et, par conséquent, tombait successivement chaque jour de la semaine. Les Apôtres fixèrent la Pâque des chrétiens au dimanche qui suivrait le quatorzième jour de la lune de mars, et, si ce jour tombait un dimanche, au dimanche suivant, afin de s'affranchir de tout contact avec la Synagogue.

S. Pierre établit cette coutume lui-même à Rome, suivant une tradition. Mais S. Jean, par égard pour les chrétientés d'Asie Mineure, où beaucoup de synagogues s'étaient converties, garda la coutume juive qui, pensait-il, ne pouvait nuire à l'unité de foi. Avec le temps, on vit que cette coutume, qui sentait la loi judaïque, devenait une cause de scandale. Les Papes, comme S. Anicet, en 150, essayèrent de la faire cesser par des négociations amicales, mais ils

n'y réussirent point. C'est pourquoi S. Victor dut trancher dans le vif.

Il réunit à Rome un concile des évêques d'Italie, en 183. Il y fut décidé qu'on ne tolèrerait plus la célébration de la Pâque que le dimanche et que, si ce dimanche tombait le jour de la grande fête des Juifs, elle serait célébrée dans tout l'univers catholique le dimanche suivant, conformément à la tradition apostolique. Le Pontife adressa sa lettre synodale aux principaux évêques des provinces. Ceux-ci répondirent tous qu'ils se conformeraient à la décision des Apôtres.

Polycrate, évêque d'Ephèse, résista seul, invoquant l'exemple de S. Jean, de S. Polycarpe et d'autres évêques éminents. Tous ces personnages, disait-il, ont célébré la Pâque suivant l'Evangile, sans qu'ils s'en soient écartés en rien, en observant invariablement la règle de foi.

Ainsi il paraissait affirmer que la célébration de la Pâque le quatorzième jour de la lune de mars était un point de foi, et il s'appuyait sur l'Evangile. Le pape S. Victor l'excommunia, lui et ses adhérents.

S. Irénée ne voyait dans cette question qu'un point de discipline ; il supplia le pape de tolérer cette coutume en Asie. S. Victor consulta les évêques de Palestine. Théophile de Césarée les réunit et leur exposa la mission que le Pontife de Rome lui avait confiée ; ils étudièrent la question et adressèrent une lettre synodale au pape où ils affirmaient que la tradition apostolique était la même à Jérusalem qu'à Rome. « Faites en sorte, ajoutaient-ils, que les copies de nos lettres soient envoyées à toutes les Eglises, afin qu'on ne nous regarde pas comme complices de ceux qui s'égarent aisément du sentier de la vérité. »

On voit que les évêques d'Asie renoncèrent à leur coutume, car Constantin, d'après Eusèbe, compte les Eglises d'Asie parmi celles qui évitaient de célébrer la Pâque le même jour que les Juifs. Mais les Eglises de Syrie et de Mésopotamie persistèrent dans l'usage judaïque, et le concile de Nicée, en 325, les condamna. C'est ce qu'on a appelé l'hérésie des Quarto-décimans. Il décida que la fête de Pâques serait fixée chaque année au dimanche qui suit le quatorzième jour de la lune de mars, après l'équinoxe du printemps. Le patriarche d'Alexandrie publierait chaque année le jour de la fête. On choisit le patriarche d'Alexandrie parce que dans cette ville on s'appliquait plus qu'ailleurs à l'étude de l'astronomie.

Désormais la célébration de la fête de Pâques fut fixée au même jour dans toutes les églises de l'univers. Mais quel était le jour précis de l'équinoxe ? La science n'était pas assez avancée, faute d'instruments exacts, les savants ne s'entendaient pas, souvent Rome et Alexandrie différaient. Ce n'est qu'au XVIe siècle qu'on put entreprendre la réforme du calendrier. On était en retard de dix jours sur le soleil. Le pape Grégoire XIII décida qu'on passerait du 4 au 15 octobre en l'année 1582 et l'équinoxe fut rétablie au 21 mars.

II

L'Eglise s'est préparée pendant quarante jours à la fête de Pâques par le jeûne et la prière. Dans les siècles chrétiens où tout le monde jeûnait, les fidèles voyaient avec bonheur arriver cette fête ; chaque jour qui s'écoulait était comme un anneau qui tombait d'une chaîne douloureuse, chaque jour apportait comme sa part de délivrance. On soupirait après cette journée comme le prisonnier soupire après la date de son affranchissement. Aussi quand la Semaine Sainte était terminée, qui avait encore redoublé les rigueurs de la pénitence, quand les âmes s'étaient régénérées dans les sources d'eaux vives des grâces eucharistiques, quand elles s'étaient unies à Jésus-Christ par la sainte communion qui les avait nourries de la divinité, elles se sentaient pures, fortifiées, heureuses, et elles saluaient avec transport Pâques, annoncé par toutes les cloches des sanctuaires.

C'était au printemps, la nature reverdissait, les fleurs commençaient à s'épanouir partout, les oiseaux chantaient, la lumière était plus douce. Tout était à la joie dans le monde matériel comme dans le monde spirituel, les cœurs des chrétiens débordaient d'une sainte félicité, qui était aussi une récompense. Nous ne connaissons plus ces joies-là, parce que pour nous le Carême n'a presque plus rien de pénible. Les couleurs de la pénitence avaient disparu pour faire place à la couleur blanche qui réjouissait les yeux, et qui apparaissait comme le symbole de l'innocence reconquise. On entrait dans une longue période de cinquante jours, dans le temps pascal, qui s'ouvrait par la Résurrection et se fermait par la Pentecôte. Ces deux fêtes unissaient les souvenirs grandioses de la Loi ancienne : la délivrance de la servitude d'Egypte et la loi proclamée sur le Sinaï, et la mémoire plus auguste encore de Jésus qui, après des souffrances inouïes et une mort cruelle, ressuscitait vainqueur de la mort, puis celle du Saint-Esprit descendant sous forme de langues de feu sur les Apôtres sous les yeux stupéfaits de la multitude des Juifs. Ces souvenirs, on les vivait pendant sept semaines, qui paraissaient courtes comme des semaines de joie sans mélange. Les soucis matériels disparaissaient, dans une société aussi compénétrée de surnaturel. Les joies profanes et brutales ont-elles remplacé cette félicité intime ?

On croyait, on espérait. Ce nombre mystérieux de sept semaines faisait penser à l'éternité bienheureuse, à la Pâque qui ne finit point, et cette perspective donnait du courage pour fournir son labeur et supporter ses peines.

Comme Pâques tombait un dimanche, parce que le Sauveur était ressuscité le premier jour de la semaine, tout dimanche portait ainsi comme un reflet du jour de Pâques, devenait un jour plus sacré, avec son cortège de grâces nouvelles réconfortantes, et entretenait dans les âmes le désir de rompre avec tout péché pour conserver la liberté des enfants de Dieu.

L'Eglise, d'ailleurs, s'est toujours plu à multiplier les fêtes. Elle ne s'est pas contentée de la fête du jour, elle y a ajouté l'octave, et, ici, l'octave des octaves. Aussi Tertullien disait-il aux chrétiens : « Si vous aimez les fêtes, vous en trouvez chez nous ; non pas des fêtes d'un jour, mais de plusieurs. Chez les païens, la fête est une fois célébrée pour l'année. Pour vous maintenant, autant de huitièmes jours, autant de fêtes. Additionnez toutes les fêtes des Gentils, vous n'arriverez pas à notre cinquantaine de la Pentecôte. » (*De Idololatria*, 14).

Mais c'est la Sainte Eucharistie qui est la source de toute joie spirituelle. Quand nous lisons les premiers chapitres des Actes des Apôtres, nous sommes frappés de l'allégresse qu'ils respirent. C'est que les premiers chrétiens communiaient tous les jours. Chaque jour ils rompaient le pain céleste dans leurs maisons « et ils prenaient cette sainte nourriture avec exultation, avec simplicité de cœur. » (Act., II, 46). Avec le temps, cette ardente piété se refroidit et,

au commencement du XIII[e] siècle, pour empêcher l'indifférence d'envahir le monde catholique, l'Eglise ordonna que les fidèles fissent la sainte communion chaque année, au moins à Pâques. Cette décision du concile de Latran, en 1215, fut accompagnée de peines sévères, afin de maintenir la discipline et la foi. Mais l'Eglise tenait toujours à revenir à l'idéal de ses premiers jours. C'est pourquoi le pape Pie X donna ses admirables directions pour la communion fréquente, qui furent suivies avec une édifiante ferveur.

Pendant le temps pascal, en signe d'allégresse, on ne fléchit plus les genoux dans les Eglises d'Orient et le jeûne est interdit. C'est ainsi que les disciples de Jésus ne jeûnaient pas et le Sauveur en donnait cette raison aux Pharisiens qui se scandalisaient : « Est-ce que les enfants de l'Epoux doivent s'attrister pendant que l'Epoux est avec eux ? » (Matth., IX, 15). Les âmes, par la Sainte Eucharistie, demeurent dans l'intimité du céleste Epoux, elles sont donc tout à la joie.

C'est ainsi que se parfait leur éducation spirituelle, leur ascension vers Dieu. Depuis l'Avent, elles se sont délivrées de leurs péchés et de l'affection au péché, par la vie purgative. Puis, à Noël, elles sont entrées dans la vie illuminative. Elles y ont marché par degrés, et longtemps elles ont parcouru les stations douloureuses des abaissements et des souffrances du Sauveur, jusqu'au Calvaire. C'est là qu'elles ont reçu les plus grandes lumières. La Résurrection y a ajouté des splendeurs de gloire. Bientôt la venue du Saint-Esprit leur apportera les douceurs transformatrices de la vie unitive.

L

LES MATINES DE PAQUES

L'Eglise a passé la Semaine Sainte dans le souvenir constant de la Sainte Vierge. Elle s'est associée à ses poignantes douleurs, elle l'a suivie au pied de la croix où elle a remercié Jésus-Christ de la lui avoir donnée pour mère, et dès lors elle l'a proclamée sa Reine, la Reine du ciel et de la terre. Elle devait aussi s'associer à ses joies. C'est pourquoi, après les Complies du Samedi Saint, elle fait éclater le cri d'allégresse du *Regina cœli*.

Elle chante à la fois la gloire de Dieu et la joie de Marie : « Reine du ciel, réjouissez-vous, *alleluia !* Car celui que vous avez mérité de porter, *alleluia !* Est ressuscité, comme il l'avait dit, *alleluia !* Priez Dieu pour nous, *alleluia !* »

Puis ce verset final : « Réjouissez-vous et soyez dans l'allégresse, ô Vierge Marie, *alleluia !* Parce que le Seigneur est vraiment ressuscité, *alleluia !* »

Le Carême est achevé, les offices austères de la Semaine Sainte sont terminés, les consciences sont purifiées, les âmes s'épanouissent au Soleil de Justice, Jésus-Christ, comme la terre, les prairies, les coteaux, les fleurs au soleil nouveau. Aussi avec quel enthousiasme ce chant est enlevé !

I

Aussi bien, suivant une antique tradition, a-t-il été composé par les anges.

C'était sous le pontificat de S. Grégoire le Grand, dont nous redisons chaque dimanche les mélodies sacrées, car il eut une grande part dans la composition du chant d'église. La peste ravageait Rome pendant le temps de Pâques et les cadavres des pestiférés remplissaient les maisons, restaient exposés dans les rues. Le saint pontife, accablé de douleur, mais fort de sa foi, ordonna une procession générale du clergé et du peuple à travers la cité pour obtenir la cessation du fléau. On portait en tête de la procession le tableau de la Sainte Vierge peint par S. Luc. Il y avait un grand concours de fidèles, qui suivaient en priant. Le pieux cortège se dirigeait vers la basilique de Saint-Pierre, conduit par Grégoire qui bénissait les maisons sur son passage. L'image de la Sainte Vierge semblait purifier l'air et faire évanouir les miasmes de la peste. Les malades se sentirent soulagés ou guéris. Quand on arriva au pont du Tibre qui unit la cité au quartier du Vatican, on entendit un concert de voix angéliques au-dessus de la sainte image. Les anges chantaient : « Reine du ciel, réjouissez-vous, *alleluia !* Car celui que vous avez mérité de porter, *alleluia,* est ressuscité comme il l'a dit, *alleluia !* »

Puis les esprits célestes se turent. Le pontife, transporté en extase, mêla sa voix à celles des anges, comme s'il eût fait partie de leurs chœurs harmonieux, et il chanta cette simple et humble prière : « Priez Dieu pour nous, *alleluia.* »

Puis il leva les yeux et aperçut, debout sur le Môle d'Adrien, l'ange exterminateur qui essuyait son glaive ensanglanté et le remettait dans le fourreau.

Le Môle d'Adrien s'est appelé depuis le Château Saint-Ange, et l'on plaça au-dessus la statue colossale de l'ange justicier qui fait rentrer son épée dans sa gaîne sur l'ordre de la Sainte Vierge.

Le pieux pontife se souvint de ces paroles angéliques auxquelles il avait ajouté sa fervente supplication, et il les illustra de la mélodie qu'il avait entendue, en y joignant son humble essai. Les siècles ont trouvé que cette parole et cette musique humaines n'étaient pas indignes de la parole et de la musique des anges.

II

Les Matines du jour de Pâques commencent par cette exclamation joyeuse : « *Surrexit Dominus vere.* Le Seigneur est vraiment ressuscité. » C'est par ces paroles que furent accueillis les disciples d'Emmaüs quand ils vinrent annoncer à Jérusalem qu'ils avaient conversé avec Jésus. Les Apôtres leur répondirent : « Le Seigneur est vraiment ressuscité et il est apparu à Simon. » (Luc, XXIV, 34). La mélodie en est particulièrement heureuse. Elle respire la joie enthousiaste, la confiance de l'âme chrétienne, qui attendait ce grand événement.

Il n'y a qu'un seul Nocturne dans les Matines. Ceci est encore un souvenir des temps antiques. Les Matines devaient être terminées pour le lever du soleil ; or la nuit de Pâques avait été très occupée par le baptême et par la confirmation des catéchumènes, ainsi que par l'auguste sacrifice de la messe, si bien que le temps manquait pour chanter trois Nocturnes. Alors on les réduisit à un seul.

Les antiennes font parler le Christ : « Je suis Celui qui est et mon conseil n'est pas avec les impies, mais ma volonté est conforme à la volonté du Seigneur. »

Les Juifs ont voulu le faire mourir, mais il demeure le Roi des nations par la volonté du Père ;

« J'ai demandé à mon Père, il m'a donné les nations en héritage. »

Le psaume *Quare fremuerunt gentes* souligne et développe cette même idée : « Le Seigneur m'a dit : Vous êtes mon Fils. Je vous engendre aujourd'hui, » c'est-à-dire de toute éternité.

Ses ennemis l'ont fait mourir et ils ont poussé des cris de joie quand ils l'ont vu enfermé dans le sépulcre : « Je me suis endormi, j'ai goûté le sommeil. Mais Dieu m'a réveillé parce qu'il veillait sur moi. »

Les leçons de S. Grégoire expliquent ce passage de S. Marc : « Marie-Madeleine et Marie, mère de Jacques, et Salomé achetèrent des parfums pour venir embaumer le corps de Jésus. » (Marc, XVI, 1).

Nous aussi, nous apporterons nos parfums au tombeau du Christ si, embaumés de l'odeur des vertus, nous cherchons le Seigneur par les bonnes œuvres. Les saintes femmes ont vu les anges ; si nos âmes montent vers le Seigneur avec le parfum des vertus, elles verront aussi les habitants du ciel.

L'ange qui était assis à droite représente la vie éternelle. Il était vêtu d'une robe blanche parce qu'il venait proclamer la solennité de la Résurrection. Cette fête est sa fête, elle est aussi la nôtre. Elle nous a rendu l'immortalité et elle a annoncé aux anges que, par nous, leur nombre redeviendrait complet.

Au moyen âge, dans presque toutes les Eglises d'Occident, après le chant des leçons, l'on faisait comme la mise en scène du récit de S. Marc. Trois clercs vêtus d'aubes représentaient les trois saintes femmes. Ils pénétraient dans la chapelle où l'on conservait la Sainte Eucharistie le Jeudi Saint, et ils y trouvaient deux diacres en dalmatique blanche qui se tenaient aux pieds et à la tête du tombeau, figurant les anges.

Ceux-ci disaient aux saintes femmes :

— Que cherchez-vous au sépulcre, amis du Christ ?

— Jésus de Nazareth, ô habitants des cieux.

— Il n'est plus ici, il est ressuscité comme il l'avait prédit. Allez annoncer qu'il est ressuscité.

Les trois clercs montaient à l'autel, soulevaient les nappes, baisaient la pierre et, se tournant vers l'évêque, ils chantaient : « *Alleluia !* Le Seigneur est ressuscité aujourd'hui. Il est ressuscité, le lion fort, le Christ, Fils de Dieu. »

Alors deux chantres se présentaient et adressaient aux trois clercs, debout sur les degrés de l'autel, ces paroles d'une strophe de la séquence de la messe de Pâques : « Dites-nous, ô Marie, ce que vous avez vu en allant au tombeau. »

Le premier des clercs, qui remplissait le rôle de Madeleine, répondait : « J'ai vu le tombeau du Christ vivant ; j'ai vu la gloire du Christ ressuscité. »

Le second clerc, ou Marie, mère de Jacques, ajoutait : « J'ai vu les anges, témoins, le suaire et les linceuls. »

Le troisième clerc, qui figurait Salomé, concluait : « Il est ressuscité, le Christ mon espérance. Il vous précédera en Galilée. »

Alors les deux chantres reprenaient au nom du peuple : « Il faut croire plutôt à Marie seule, qui dit vrai, qu'à la tourbe méchante des Juifs. »

Puis le clergé tout entier chantait par acclamation : « Nous savons que le Christ est vraiment ressuscité des morts. O vous, Roi vainqueur, ayez pitié de nous ! »

Les deux diacres alors prenaient le ciboire qui renfermait la Sainte Eucharistie et le transportaient à l'autel majeur, dans une procession triomphale, en chantant : « Le Christ est ressuscité d'entre les morts, il ne meurt plus. »

Après les cinq psaumes des Laudes, on entonne le chant pascal *Hæc dies :* « Ce jour, le Seigneur l'a fait. Passons-le donc dans l'allégresse et la joie. » (Ps. CXVII, 24). L'âme vient de méditer dans la suavité le mystère de Pâques, c'est pourquoi le chant est humble d'abord, contemplatif, puis il s'élève tout à coup, comme une retentissante action de grâces au Seigneur qui a fait ce beau jour, et éclate enfin dans un transport de reconnaissance, dans un cri de joie qui se prolonge et dans lequel la voix du peuple fait déborder sa pieuse réjouissance.

LI

LA MESSE DE PAQUES

La messe de Pâques se célébrait autrefois à Rome à Sainte-Marie-Majeure, parce que la Sainte Vierge fut la première à qui Jésus donna l'immense joie de son apparition. Ce jour-là, dès l'heure de Tierce, les néophytes s'y rassemblaient, parés de leurs robes blanches, qui étaient aussi leurs robes d'innocence, et ils attendaient la venue de l'évêque.

Dans les Gaules, on faisait une procession, pendant laquelle on chantait une hymne composée par Venance Fortunat et dont on répétait comme refrain les deux premiers vers : « *Salve, festa dies.* Salut, jour solennel, vénérable dans tous les âges, jour où la Divinité triomphe du tombeau et prend possession des cieux. »

I

Aujourd'hui, la messe est précédée de l'aspersion, mais on ne bénit pas l'eau, car on se sert de celle qui a été bénite le Samedi Saint, et l'on chante cette antienne qui sera redite pendant tout le temps pascal : « *Vidi aquam.* J'ai vu une eau qui sortait du temple, au côté droit, *alleluia.* Et tous ceux que cette eau a touchés seront sauvés et ils diront : *Alleluia, alleluia.* Louez le Seigneur, parce qu'il est bon, parce que sa miséricorde est éternelle. »

Les fidèles se lèvent pour recevoir cette eau qui a été consacrée dans le temple par tant de cérémonies symboliques et de prières, et ils font avec piété le signe de la croix. Ainsi sont remis leurs péchés véniels qui diminuent ou éteignent la ferveur. Ils sont mieux disposés à entendre la sainte messe, et ils y assisteront avec plus de fruit.

Voici maintenant l'Introït. Le Fils de Dieu sort de son sépulcre, et il adresse à son Père son auguste action de grâces : « Je suis ressuscité et je suis encore avec vous, *alleluia.* Vous avez étendu votre main sur moi, *alleluia.* Votre sagesse s'est montrée admirable, *alleluia.* Vous m'avez éprouvé, Seigneur, et vous me connaissez. Mon repos et mon lever vous ont été connus. »

Le temps n'est plus où le Fils de Dieu faisait à son Père sur la croix cette douloureuse plainte : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » C'était le temps de l'épreuve. Le Père a étendu la main sur lui dans sa sagesse et sa puissance admirables. Après ses terribles combats, Jésus-Christ s'est reposé dans son tombeau, puis, le troisième jour, il est ressuscité comme il l'avait dit. Ses angoisses, lorsque la face de son Père se voilait, ne lui ont point fait perdre sa confiance en lui, car il connaissait son Père comme son Père le connaissait.

Dans la Collecte l'Eglise célèbre la puissance et la bonté du Père : « O Dieu, qui aujourd'hui nous avez rouvert, par votre Fils vainqueur de la mort, l'entrée de l'éternité, aidez et secondez les vœux que vous nous inspirez en les prévenant par votre grâce. Par le même Jésus-Christ, notre Seigneur. »

L'Epître rappelle la coutume des Juifs de manger l'agneau pascal avec des pains azymes. Pour que les pains fussent azymes, ou sans levain, ils faisaient disparaître de leurs maisons tout vieux levain. Le pain azyme était le symbole de l'âme sans souillure, d'où tout ferment de mal est écarté. Le levain, c'était la figure du vieil homme qu'il fallait dépouiller pour revêtir l'homme nouveau, figuré par le pain azyme.

S. Paul venait de faire des reproches douloureux aux Corinthiens parce qu'ils avaient toléré dans leur assemblée un homme qui s'était signalé par son inconduite notoire, et il ajoutait : « Ne savez-vous pas qu'un peu de levain fait fermenter toute la pâte ? » Et il poursuivait par l'Epître d'aujourd'hui en ces termes : « Purifiez-vous du vieux levain, afin que vous soyez une pâte nouvelle, vous qui êtes déjà azymes, purifiés. Car le Christ, notre Pâque, a été immolé. Célébrons donc la Pâque, non avec du vieux levain, non avec un levain de malice et de perversité, mais avec les azymes de la pureté et de la vérité. » (I Cor., v, 6-9).

Pâques nous a purifiés, Pâques renouvelle tout, les âmes, les esprits, les cœurs, les consciences. Marchons donc dans une vie nouvelle d'où seront bannis les pensées perverses, le mauvais esprit et le péché.

Après ces belles résolutions pascales, le chœur chante l'*Hæc dies* et redit, comme un refrain d'allégresse : « Le Christ, notre Pâque, a été immolé... »

Mais dans cette grande fête de renouveau spirituel, il faut aussi un chant nouveau, plus enthousiaste, un chant populaire. Ecoutez la séquence, ainsi appelée parce qu'elle est comme la suite de l'*Alleluia* qui se prolongeait en des neumes sans fin, le *Victimæ paschali,* qui fait toujours tressaillir le cœur du peuple chrétien. Cette fois on le chante alterné, mais sans mise en scène, à l'encontre de ce qui se faisait jadis après les Matines.

Le chant, qui s'était élevé au début pour célébrer la puissance de l'Agneau innocent et le duel terrible de la mort et de la vie, est devenu un simple dialogue, un récitatif. Puis, tout à coup, la voix populaire éclate et proclame sa foi : « Nous savons que le Christ est vraiment ressuscité des morts. Vous, ô roi vainqueur, ayez pitié de nous. »

Voilà le vrai chant populaire que le peuple chante à l'unisson, à pleine voix, comme il l'a chanté pendant quinze siècles, avec conviction, avec bonheur. Chaque année il continue ainsi à chanter sa foi et cela le remplit d'une douce joie qui lui fait oublier ses épreuves et ses peines.

II

L'Evangile a été emprunté à S. Marc. On sait que l'Evangile de S. Marc a été composé sous les yeux et sous l'inspiration du Prince des Apôtres, qui l'a illustré de son témoignage ; c'est donc la voix même de S. Pierre que nous entendons, la voix d'un témoin.

C'est le même Evangile que celui de S. Matthieu, que nous avons lu le Samedi Saint, sauf que S. Matthieu fait mention du tremblement de terre et de l'effroi des gardes. S. Marc est remarquable par son naturel et sa simplicité : on entend les saintes femmes qui se confient leurs inquiétudes. S. Matthieu nous apprend que c'est l'ange qui a roulé la pierre et qu'il s'est ensuite assis dessus, par un geste de victoire et de défi. Mais nous savons par S. Marc que l'ange a dit aux saintes femmes de prévenir les disciples *et Pierre :* « Il est ressuscité, il n'est pas ici. » Quelle grandeur et quelle sobriété dans ces paroles, qui contrastent avec les habitudes humaines ! Sur une tombe on écrit : « Ci-gît. » L'ange dit : « Il n'est pas ici. » Il a brisé par sa propre puissance les liens de la mort, et il est parti, laissant son tombeau vide. Quand on l'a déposé dans le sépulcre, le soleil, qui s'était voilé au moment de la mort, avait repris de pâles rayons ; maintenant il reparaissait avec sa parure de lumière joyeuse et triomphale. La nature elle-même, qui avait pris le deuil, ressuscitait dans la gloire du matin. Tout était brillant, heureux, renouvelé.

L'Offertoire nous rappelle le tremblement de terre signalé par David dans un chant de victoire : « La terre a tremblé et elle s'est tue au moment où Dieu s'est levé pour faire justice, *alleluia.* » (Ps. LXXV, 9-10).

Autrefois, à Ste-Marie-Majeure, quand le pape, après la fraction de l'Hostie, avait prononcé ces paroles : « *Pax Domini sit semper vobiscum,* » le chœur ne répondait pas. On racontait que, dans cette même basilique, un jour, S. Grégoire le Grand célébrait la messe. Quand il adressa aux fidèles ce souhait de paix ce furent des voix angéliques qui répondirent, voix si suaves et si pures que les chantres n'osèrent y mêler leurs accents terrestres. L'année suivante, ils attendirent que les voix célestes se fissent encore entendre, mais elles se turent. Pendant plusieurs siècles, dans un sentiment d'espérance et de respect, on attendit toujours, en silence. Mais les douces voix ne furent plus entendues.

Après la communion, le chœur reprend l'idée de l'Epître : « Le Christ, notre Pâque, a été immolé, *alleluia.* Célébrons donc le festin de la Pâque avec les azymes de la pureté et de la vérité, *alleluia.* »

Ensuite le célébrant chante cette belle oraison : « Répandez en nous, Seigneur, l'esprit de charité, afin que ceux que vous avez nourris du sacrement pascal, dans votre bonté vous les unissiez par une sainte concorde. »

L'union, la charité, ce sont les fruits de Pâques. L'Eglise y insiste, parce que Jésus, dans son discours après la Cène, n'a cessé de recommander à ses disciples l'amour et l'unité produite par l'amour.

Enfin le diacre renvoie l'assemblée en chantant : « *Ite missa est, alleluia, alleluia.* » Nous avons été tellement privés de l'*alleluia* depuis la Septuagésime que nous ne nous lassons pas de le redire, et dans ce mot nous mettons toute notre foi, toute notre action de grâces, toute notre joie.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 28 februarii 1934.

EUG. LINDECKER, *Vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

ORGUES A TUYAUX

PLEYEL

Modèle A

11 Jeux — 17 accouplements
3 claviers manuels UT à UT 61 notes
Pédalier UT à SOL 32 notes
2 boîtes expressives — 1 combinaison libre
Dimensions : 3 m. 30×1 m. 35
Hauteur : 3 m.

Prix : 85.000 francs

Devis pour Orgues neuves tous systèmes
Relevages — Transformations — Electrifications
Fourniture et pose de ventilateurs électriques

VENTES — LOCATIONS

Auditions — Démonstrations sur rendez-vous
Orgue d'étude.

Pour tous renseignements, adresser la correspondance, en mentionnant la présente annonce, à :

PLEYEL, 23-25, Aven. Victor-Emmanuel III PARIS.

VIN de VIAL

QUINA, SUC de VIANDE
LACTO-PHOSPHATE
de CHAUX

Le plus puissant des fortifiants.

INDISPENSABLE aux ANÉMIÉS CONVALESCENTS FEMMES ENFANTS et VIEILLARDS

VIAL Frères, Pharmaciens à Lyon
36, Place Bellecour, 36
DANS TOUTES LES PHARMACIES.

VINS DE MESSE

La première œuvre fondée à GAILLAC en 1907, par M. Elie Bertrand, avec l'autorisation de Monseigneur l'Archevêque d'Albi.

Contrôlée par M. le Chanoine Goffre, archiprêtre de Gaillac, et M. le Chanoine Prat, directeur de l'Ecole de Sarlat (Dordogne).

Vins strictement conformes aux règles canoniques, avec certificat de pureté.

S'adresser à MM. Elie et Pierre BERTRAND, père et fils, prop. viticulteurs, 10, r. Ancien-Collège, Gaillac (Tarn)

Fondée en 1830 — Registre du Commerce Seine n° 43.793

LA NATIONALE

Siège Social 2, rue Pillet-Will, 2 PARIS

Entreprise privée régie par la Loi du 17 mars 1905.
Anciennement Compagnie Royale d'Assurances sur la Vie.

RENTES VIAGÈRES IMMÉDIATES OU DIFFÉRÉES aux conditions les plus avantageuses.

Pour les personnes parvenues à l'âge de la retraite, la RENTE VIAGÈRE est le remède le plus efficace à la cherté de la vie et constitue le plus sûr des placements.

Renseignements confidentiels et prospectus gratuits au Siège Social, à Paris, ou chez les Agents Généraux en province.

BRONCHITES
TOUX
CATARRHES CHRONIQUES
GOUTTES LIVONIENNES
TROUETTE-PERRET

CHAISES et PRIE-DIEU en tous genres.

Grande fabrique vendant directement au Clergé et aux œuvres paroissiales, envoie tarif illustré avec prix franco.
Ecrire : Emile CAPDEVIELLE, à Hagetmau (Landes).

VITRAUX L. BALMET 21, Cours Berriat, GRENOBLE. Vitraux en tous genres et tous style. Restauration (voir le n° du 8 févr. de l'*Ami*

— CIERGERIE DES PRÉMONTRÉS —

A. BOULAIRE, Succr des RR. PP., Usine à Graveson (B.-du-R.)

CIERGES LITURGIQUES, Cierges 1re Comion, Cierges et Bougies stéariques, Encens et charbon chimique.
Maison très ancienne, donnant toutes garanties.
Conditions spéciales aux Missions.

TROIS OUVRAGES RECOMMANDÉS AU CLERGÉ

Abbé A. THEMMEN — QUATORZE INSTRUCTIONS SUR LE MARIAGE
Sermons-types, mis à la disposition des prêtres de paroisse, pour l'exposé des devoirs du mariage chrétien, EN CHAIRE DE VÉRITÉ. . . 7 fr. 50

Chanoine N. JOACHIM — VESPERAL des dimanches et des fêtes de Ire et IIe classe avec psaumes entièrement notés et Complies.
Grand in-8°, 650 p., rel. perc. noire, tr. rouge : 40 fr.

Un moine bénédictin — MAGNIFICAT (Considérations Ascétiques). Manuel de méditations personnelles pour prêtres, religieux et religieuses : 20 fr.

Editions CASTERMAN, 66, rue Bonaparte, PARIS (6e). — C./C. P. 676-68.

et Niblin obtiennent de la mère de Barberine que celle-ci les serve pendant la durée de leur séjour aux Vallées. Elle fait la cuisine, le ménage, et elle a dû aussi « passer les nuits avec les deux chasseurs qui se l'étaient partagée sans animosité ». Réellement épris de Barberine, Maurin la ramène avec lui à son village. Là, enceinte, elle passera de longs jours dans l'attente de la naissance... Finalement, elle sera abandonnée. L'enfant naît — et peu après, meurt. Barberine seule se raccroche à la seule chose qui lui reste : la cabane, sa maman oubliée. Elle quitte le village, serrant contre elle une *Imitation de Jésus Christ*... Elle revient aux Vallées, dont les odeurs de marécages, les « saules glauques et bleuâtres » lui apportent un premier salut.

Le roman ne comporte pas de morale, ou plutôt la morale ressort d'elle-même : l'injustice de certains hommes, le malheur de leurs victimes, la réhabilitation des victimes par le sentiment chrétien ..

Jòn Svensson. — **Nonni.** *Roman.* — **Deux vol. de xii 202 et 206 p. ; chaque vol. 7 f. — Paris, Bibliothèque du Foyer, 4, rue Madame.**

« Nonni, » c'est l'auteur lui-même quand il était petit garçon islandais. Ce qu'il nous raconte, c'est le souvenir de son Islande et son voyage pour venir à Copenhague, puis en France. Son île lointaine, si mal connue chez nous, s'évoque en le lisant, avec ses paysages farouches, son Océan qu'éclaire le soleil de minuit, ses fjords, ses montagnes et la rude mais si généreuse simplicité de ses mœurs.

Le petit Nonni, né protestant, est devenu catholique, et d'un catholicisme si fervent qu'il l'a conduit jusque dans la Compagnie de Jésus. Le P. Svensson est un conteur remarquable. Paul Bourget en est enthousiasmé et a écrit pour *Nonni* une courte préface où il dit toute son admiration.

Le Culte des Morts

Est-il rien de plus touchant que le Culte des Morts ? N'est-ce pas la meilleure consolation terrestre à laquelle nous ayons droit ?

Y a-t-il un geste plus noble et plus beau, que celui de l'enfant qui vient embellir d'une fleur, d'une croix, d'une gerbe, ou d'une couronne, souvenirs durables, la tombe de ses Parents ?

Et la prière qu'il adresse à Dieu, n'est-elle pas le souverain réconfort pour apaiser les regrets des Etres chers qui nous ont quittés ?

Nous devons donc encourager le Culte des Morts, sans en négliger les aspects matériels, qui, loin d'éloigner des pensées religieuses, y conduisent et les élargissent.

A notre époque de décadence où beaucoup ne savent plus prier, il reste cependant au cœur de la plupart le Culte des Morts, croyance inavouée peut-être, mais réelle, à l'Immortalité.

VITRAUX
MAISON BESSAC — GRENOBLE, FRANCE

--- VINS DE MESSE ---
CAVES DES PRÉMONTRÉS
Abbaye de St-Michel de Frigolet.
Adress^{e} corresp^{ce} : M^{r} Yvrard, 4, Quai Vauban, Sète (H^{lt}).

LES HARMONIUMS RICHARD
sont vendus en toute confiance
AVEC CRÉDIT SUR DEMANDE
PROCURE BRETONNE --- S^{t}-BRIEUC
INSTRUMENTS D'OCCASION à PRIX RÉDUITS
Envoi des Catalogues contre 1 fr. en timbres.

GOUTTE
GUÉRISON RAPIDE de l'ACCÈS de GOUTTE par la
LIQUEUR LAVILLE
Spécifique universellement employé depuis un demi-siècle.
COMAR & C^{ie}, 20, Rue des Fossés-Saint-Jacques, PARIS

VITRAUX D'ART
Charles CHAMPIGNEULLE
96, rue N.-D.-des-Champs, PARIS (VI^{e}).
Voir *Ami du Clergé*, n° du 15 février, page 51.

PANSEMENTS
COMPRESSES
BANDES DE CRÊPE
LINGERIE CHIRURGICALE
LINGERIE HYGIÉNIQUE
CULOTTES, CALEÇONS, BRASSIÈRES
GILETS, TRICOTS
SOUS-VÊTEMENTS HYGIÉNIQUES
LAYETTE
TETRA GAZES BY&GDG MARQUE DÉPOSÉE
Exigez la marque
Siège Social
48, rue de Laborde
PARIS (8^{e}).
TETRA

LA PHOTOSCOPIE
61, rue Jouffroy -- PARIS XVII^{e}
Appareils et Films de Projection Fixe pour Enseignement, Patronages, Conférences, etc.
Méfiez-vous des imitations. N'achetez que le vrai PHOTOSCOPE
Modèle à partir de 380 fr. — Catalogue franco.

NERVEUX
Vous qui cherchez un remède à vos maux : neurasthénie, insomnie, convulsions infantiles, Danse de Saint-Guy, petit mal, haut mal, épilepsie, si vous avez tout essayé en vain, prenez
anti-épileptique de Liége
Vous n'êtes pas incurables grâce à ce merveilleux remède. Faites lui confiance ; depuis 50 ans il a rendu à la joie de vivre des milliers de malheureux. Il ne promet rien qu'il ne puisse tenir. La brochure contenant tous renseignements suffisants pour traitement est env. gratis. Lab. Fanyau, 48, r. Cl.-Lorrain, Lille.

Les Sonneries Electriques de Cloches
BACH
Ing. Constr
METZ

La marque **M.C.M.** est une garantie

C^ie F^se de

MOSAIQUE CÉRAMIQUE de MAUBEUGE

Société Anonyme au Capital de 5.000.000 de francs
USINES à MONTPLAISIR-MAUBEUGE
Téléphone : 125 - Télégrammes : Mosaïque-Maubeuge
et LANDRECIES (Nord)
Téléphone : 20 - Télégrammes : Céramique-Landrecies
DEPOTS à
PARIS, 132, Rue Clignancourt - Téléph. : Nord 38-51
LYON, 19, Rue de Toulon - Téléph. : Parmentier 30-38
Albums, devis, tarifs, projets, renseignements et échantillons sont fournis gratuitement sur demande.

M.C.M.

LES PRÊTRES DU SACRÉ-CŒUR nouvellement installés à Lille, seraient très reconnaissants à leurs confrères dans le Sacerdoce, de disposer en leur faveur de livres ou revues inemployés, pour compléter une **bibliothèque** comprenant tout ce qui s'est écrit sur le **Sacré-Cœur.**

Prière d'adresser les envois au Père Supérieur du Séminaire des Missions, 2, rue Jean-Levasseur, LILLE (Nord).

Pour envois importants : gare LILLE Saint-Sauveur

VITRAUX D'ART RELIGIEUX

GEORGES JANIN

Artiste-Peintre-Verrier - Agréé des Beaux-Arts
Lauréat de Concours Publics
Fournisseur des Missions Etrangères
Auteur des vitraux dans plus de 5.000 églises en France et à l'Etranger.

Le plus ancien et le plus important atelier de vitraux d'Art Religieux de l'Est de la France — Créé en 1835.

12, rue Lionnois, NANCY
(Meurthe-et-Moselle)

ÉTUDES, RENSEIGNEMENTS, DEVIS, CATALOGUE ARTISTIQUE SUR SIMPLE DEMANDE

Vitraux en tous genres : grisailles, médaillons, scènes historiées,
Restauration de verrières anciennes, armoiries.

UN BON CONSEIL

Si vous recherchez une maison spécialisée dans la fabrication des fournitures pour appareils à imprimer soi-même à plat, ou rotatifs, ainsi que celles pour machines à écrire, adressez-vous à la maison **FOURMENT** (fondée en 1898), 8, rue Latérale Raymond-IV, à TOULOUSE (Hte-Garonne).
Remise de 10 % aux abonnés de l'*Ami du Clergé*.

Man^re de CIERGES & BOUGIES d'EGLISES fondée en 1836

CIERGES CIRE LITURGIQUE
BOUGIES & CIERGES STEARINE
Tarif sur demande
MOUTINOT & C^ie, St-Rambert-d'Albon (Drôme).

ANCIENNE ŒUVRE DU VIN DE MESSE
fondée par M. l'abbé ROUS en 1871

SPÉCIALITÉ DE VINS DE MESSE

Rosé et blanc doux, Blanc sec supérieur livrés en bonbonnes et en fûts

VINS CHOISIS de TABLE, blanc, rouge et rosé livrés en barriques et feuillettes

Etablissements Veuve P. OLIVER
Banyuls-sur-Mer (Pyrénées-Orientales) R. C. Céret 146.

GUÉRISON CERTAINE par
LA POUDRE ESCOUFLAIRE
Agence générale :
à BAISIEUX (Nord)

ASTHME

OPPRESSION, EMPHYSÈME
(MÊME PRODUIT SOUS FORME DE CIGARETTES)

L'Agence générale envoie *GRATIS et FRANCO* une BOITE D'ESSAI avec Certificats de GUÉRISONS